

# RÉMY DE BORES

# LES 3 COUPS

SAISON 2

une coproduction



# LES TROIS COUPS

## SAISON 2

**NÉREÏAH Éditions**  
...et la machine à écrire  
devient machine à rêver...



DU MÊME AUTEUR

LES TROIS COUPS - SAISON 1 (NÉREÏAH — 2014)

PLAISIRS DE DAMES (NÉREÏAH — 2013)

MEURTRE AU HÖHNECK (NÉREÏAH — 2012)

PARANOSCOPIE (REBELYNE — 2011)

2047 LES LARMES DES ANGES (REBELYNE — 2010)

MEURTRE À HAROUÉ (REBELYNE — 2009)

NÉREÏAH (REBELYNE — 2008)

RENCONTRES DU 27<sup>E</sup> TYPE (REBELYNE — 2006 - ÉPUISÉ)

AVEC ELVIRE DE BORES

AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE ET DU MAUVAIS ESPRIT (REBELYNE — 2010)

RÉMY DE BORES

LES TROIS COUPS

SAISON 2

THÉÂTRE RADIOPHONIQUE

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du code pénal.

© 2015 – NÉREÏAH Éditions  
Illustrations — RdB-com  
ISBN 979-10-93255-02-6

*À Arielle, Yves, Charles et Luca  
qui m'ont refilé le virus de la radio*

*et à mes auditeurs fidèles,  
que je veux imaginer nombreux, enthousiastes et satisfaits*

*À ma petite femme,  
et à mes bébées  
avec tout mon amour*



*Si nous sommes sur scène et si nous sommes comédiens,  
ne trouvez vous pas que ce premier acte s'éternise ?  
Ne serait-il pas temps de sonner l'entracte ?*  
Drym d'Orbée

*Le grand défaut des comédiens,  
un égoïsme plus démesuré encore que chez les autres êtres humains.*  
Michel Audiard

*Pour écouter l'émission originale,*



*scannez le QR Code*

## PAUSE CAFÉ



*Bonjour mes amis ! C'est Rémy de Bores, au micro de RCN 90.7...  
Vous écoutez le son de la différence !*

*Je suis très heureux de vous retrouver nombreux à l'écoute des 3  
coups, la seule émission qui programme des pièces radiophoniques  
comme au temps de la TSF.*

*J'espère que vous avez passé d'excellentes vacances et que vous  
êtes revenus tout bronzés, en pleine forme, remontés à bloc pour  
onze mois de dur labeur.*

*Mes personnages d'aujourd'hui, eux aussi, viennent de rentrer, alors  
comme partout, ils sont impatients de raconter leurs vacances et  
quoi de mieux qu'une petite pause café pour le faire ?*

*Chut... écoutons-les...*

\*\*\*

YVES (enthousiaste)

— Alors, Charles ! Ces vacances ?

CHARLES (neutre)

— Salut Yves. Tu prends quoi ?

YVES (neutre)

— Macchiato sans sucre.

CHARLES (intrigué)

— C'est quoi, ce truc-là ?

YVES (enjoué)

— Espresso avec un peu de crème...

CHARLES (neutre)

— Hum... je vais goûter...

[Bruit de distributeur automatique]

YVES (enthousiaste)

— Alors ! Tes vacances... la rando, comme prévu ?

CHARLES (agacé)

— Ouais ! La rando ! Mais pas vraiment comme prévu...

YVES (curieux)

— Oh ! Pourquoi ?

---

CHARLES (navré)

— Ben... deux jours et demi bien et après... galère...

YVES (navré)

— Oh ! Dur ?

CHARLES (agacé)

— Ça, tu peux le dire ! C'était carrément galère de chez galère... bien lourdingue...

YVES (conciliant)

— Alors, on va s'asseoir... Vas-y ! Je t'écoute !

CHARLES (descriptif)

— Bon ! Donc on est parti avec Jacky, le mec de la compta... tu vois...

YVES (vivement intéressé)

— Celui qui a la Clio rouge...

CHARLES (agacé)

— Ouais, c'est lui...

YVES (toujours intéressé)

— Il a l'air sympa...

---

CHARLES (agacé)

— Oui, très sympa ! Donc, il y avait lui avec sa femme...

YVES (fort intéressé)

— Une grande brune, un peu maigrichonne... je crois que je l'ai vue une fois pour les vœux...

CHARLES (rêveur)

— Tu as mal regardé ! C'est vrai qu'elle est pas épaisse, mais je ne dirais pas maigre... Je dirais plutôt dans le genre mannequin... pas conne et très sympa, en plus...

YVES (didactique)

— Ça, c'est important en groupe...

CHARLES (stressé)

— T'as raison ! Donc, il y avait Jacky, Claire, sa femme... mon pote Frank...

YVES (intéressé)

— Celui qui a la Land Rover...

CHARLES (agacé)

— Ouais... C'est lui... Et il y avait aussi Élodie... de l'accueil, avec sa copine Samia...

YVES (lyrique)

— Mignonne, la petite Élodie... J'passerais bien des vacances avec elle ! Sa copine, elle est mignonne aussi ?

CHARLES (enivré)

— Ah oui ! Plutôt ! Elle t'aurait sûrement plu... une petite beurette mignonne à croquer... sauf que...

YVES (curieux)

— Sauf que quoi ?

CHARLES (didactique)

— Sauf que la petite Élodie elle est... un peu spéciale... et que sa copine Samia... ben, c'est un peu plus qu'une copine...

YVES (scandalisé)

— Merde... la p'tite Élodie, c'est une goudou ?

CHARLES (pragmatique)

— Ben ouais... elle est lesbienne ! Et apparemment, elle très heureuse comme ça...

YVES (désabusé)

— T'as raison, tous les goûts sont dans la nature ! Tout de même, ça me fait un choc... Merde ! Une fille si mignonne ! Quand elles sont moches, ça me fait rien, mais... quand elles sont aussi canon que la petite Élodie...

CHARLES (très agacé)

— Bon, ça va ! T'avais pas l'intention de l'épouser, non plus...

YVES (pragmatique)

— Ben l'épouser, non... mais, j'aurais bien... Si ça se trouve, c'est qu'elle n'a pas rencontré un vrai mec... c'est la seule explication...

CHARLES (très agacé)

— Mon histoire de rando, ça ne te passionne pas...

YVES (lyrique)

— Si, bien sûr ! Mais t'as brisé mon rêve, alors... Donc, vous êtes partis avec Jacky, sa bonne femme, ton pote et les deux gouines...

CHARLES (narratif)

— C'est ça ! Premier jour, tranquille... Trente bornes faciles... On n'a même pas galéré pour trouver le relais...

YVES (curieux)

— Ah bon ! Vous dormez pas sous la tente ? Comme les scouts...

CHARLES (pragmatique)

— Si, bien sûr ! Mais pas n'importe où, quand même... Faut au moins un point d'eau, de l'électricité, un coin au sec au cas où... enfin, un minimum de confort moderne... C'est de la rando, pas Koh-Lanta !

YVES (neutre)

— Tu viens de briser un deuxième rêve...

CHARLES (agacé)

— Eh ben, tant pis !

YVES (serein)

— Continue, je vais m'en remettre...

CHARLES (descriptif)

— Bon, deuxième jour... impeccable... un peu plus de côtes... des sentiers un peu plus merdiques... à cause du printemps pourri... Mais dans l'ensemble... nickel...

YVES (intéressé)

— Et là que ça se gâte...

CHARLES (narratif)

— Ouais... le troisième jour... Ça avait pourtant bien commencé : ciel bleu, beau soleil estival, mais pas trop chaud, un p'tit déj' royal... Et nous voilà partis...

YVES (curieux)

— C'est quoi, un p'tit dej' royal ?

CHARLES (très agacé)

— Lard grillé, cochonnaille, confiture, fromage, œufs... pain, beurre... jus de fruits et un litre de café...

YVES (curieux)

— T'es sûr qu'ils bouffent ça à Buckingham ?

CHARLES (au bord de la crise)

— Je sais pas... mais ils devraient... quand t'as tout ça dans le ventre... tu peux affronter tous les sentiers merdiques du monde...

YVES (agaçant)

— Elles bouffent ça aussi les... demoiselles particulières... ?

CHARLES (prêt à éclater)

— Ben ouais ! Y a pas de raisons... Elles aiment pas les mecs, mais elles déjeunent comme tout le monde... Bon ! Je continue ou alors y a que les mœurs d'Élodie qui te passionnent ?

YVES (pragmatique)

— Je m'intéresse à mes contemporains, moi ! Vas-y ! Poursuis !

---

CHARLES (narratif)

— OK ! Donc, vers midi, on avait bien avancé sur notre itinéraire, alors, on s'est octroyé une pause dans un coin merveilleux. Une vue imprenable, un pré d'herbe bien tendre, des grosses pierres disposées pile-poïl pour s'asseoir en rond et casser la graine...

YVES (sans gêne)

— Encore ! Mais vous bouffez sans arrêt !

CHARLES (agacé)

— Fais le malin, toi ! Laisse ta bagnole au garage et viens bosser à pied, tu verras si t'as pas faim en arrivant...

YVES (terrifié)

— À pied ! Mais t'es malade, y a au moins trois bornes... Tu veux me faire crever, ou quoi ?

CHARLES (stupéfait)

— Oh vache ! T'as vu l'heure ?

YVES (serein)

— Ça va ! C'est la rentrée ! On a bien le temps de boire un café... on verra plus tard si on doit se faire des nœuds au cerveau... De toute façon, le boss est encore aux Seychelles... Allez, achève ton histoire ! Tu veux un autre jus ?

CHARLES (neutre)

— Non merci, ça ira...

[Bruit de distributeur automatique]

CHARLES (narratif)

— Donc, on était tranquillement en train de casse-croûter... Il nous restait une quinzaine de bornes avant d'arriver au relais... Il était encore tôt... on a décidé qu'une petite sieste nous ferait du bien. On s'est tous allongés à l'ombre sous les arbres... cool...

YVES (perturbé)

— Petite sieste coquine ?

CHARLES (perdu dans son histoire)

— C'est vrai qu'au bout d'un moment, Élodie et Samia ont commencé à chahuter... au début, c'était juste marrant et puis, ça a dégénéré... c'est même devenu carrément chaud...

YVES (vivement intéressé)

— Enfin du croustillant... miam miam...

CHARLES (rêveur)

— C'est vrai qu'à voir les deux petites en train de se tripoter... Jacky, Frank et moi, on a commencé à faire des commentaires

---

salaces... Ça a foutu Claire, la femme de Jacky, en rogne et on s'est fait engueuler grave... Un mot en appelant un autre... Bref, elle a fini par ramasser ses affaires et se barrer...

YVES (plus qu'intéressé)

— Et les deux...

CHARLES (descriptif)

— Ça les a pas démontées... elles continuaient leurs petites affaires... tranquilles... Frank s'est même approché pour les aider, qu'il disait... Il s'est fait insulter copieusement, traiter de macho dégénéré, de voyeur, de vieux vicieux... Du coup, on était un peu en rogne et un peu péteux, aussi... En plus, Jacky s'inquiétait pour la suite de la soirée avec sa femme...

YVES (intéressé)

— Et alors...

CHARLES (pragmatique)

— Du coup, on a laissé les gamines terminer ce qu'elles avaient à faire. En attendant, on s'est occupé comme on pouvait. Jacky a ramassé son sac et a pris le chemin pratiquement au pas de course... Les nanas se sont rhabillées et on est reparti...

YVES (vif)

— Ensuite ?

CHARLES (narratif)

— On a marché une bonne heure sans voir ni Jacky, ni sa femme... faut dire que le sentier n'était pas droit et qu'il y avait pas mal de bosquets d'arbres. Les gamines étaient calmées... elles s'étaient même rabibochées avec Frank... Tout allait bien dans le meilleur des mondes... Et puis, on a aperçu Jacky, au loin... Il marchait un peu moins vite... Du coup, on l'a rattrapé dans une montée. Il faisait toujours un peu la tronche. Il grognait après ces putains de gonzesses qui savent pas se tenir... sans préciser s'il parlait d'Élodie et Samia ou de sa femme.

YVES (pragmatique)

— Bonjour l'ambiance !

CHARLES (sans noter l'interruption)

— On a continué... Jacky toujours devant... moi au milieu et Frank et les copines derrière en train de discuter de littérature érotique et de philosophie orientale... J'ai fini par me joindre à eux, parce que c'est chiant de marcher tout seul... et on est arrivé au relais.

YVES (curieux)

— Et ça a chauffé entre Jacky et sa bonne femme ?

CHARLES (sérieux)

— Ben justement... c'est bien le problème... Elle n'était pas là...

---

Aucune trace de Claire... Personne ne l'avait vue au relais... Jacky, toujours en rogne, gueulait son nom à pleins poumons, cavalaït partout, ameutait tout le monde. Le responsable du relais menaçait de nous virer...

YVES (détaché)

— Ça commençait à craindre...

CHARLES (narratif)

— Ben ouais ! On a fini par raisonner Jacky en lui expliquant qu'elle n'était sûrement pas loin, qu'elle nous faisait payer nos délires salaces et qu'elle finirait bien par venir bouffer. Jacky continuait à grogner après les filles qui ne savent pas se tenir et cette fois, c'était bien à Élodie et Samia qu'il pensait. J'ai fini par lui dire que s'il ne les avait pas matées avec autant d'insistance, sa bonne femme ne se serait pas barrée... et que du coup, il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même... Il a fait la gueule un moment et puis, il est venu s'excuser. Mais toujours pas de Claire en vue...

YVES (impatient)

— Elle était planquée où ?

CHARLES (intrigant)

— Attends ! Tu peux te faire couler un autre café... c'est pas fini...

---

YVES (neutre)

— Non, ça va... après je vais devenir nerveux...

CHARLES (descriptif)

— Il faisait encore jour... Avec Frank, on s'est demandé si elle n'était pas tout bêtement coincée au bord du chemin... il y a une paire de petits ravins avec des hautes herbes, quatre ou cinq kilomètres avant l'arrivée... on a pris la trousse à pharmacie, des lampes et une grande corde en nylon... et on est repartis en sens inverse. Les deux gamines toutes penaudes et repentantes ont décidé de nous accompagner. On a ordonné à Jacky de rester sur place au cas où Claire réapparaîtrait brusquement. De toute façon, il était trop crevé et trop excité pour servir à quoi que ce soit.

YVES (impatient)

— Vas-y ! Passe les détails...

CHARLES (descriptif)

— On a fait environ trois bornes en inspectant bien les bas-côtés. Frank est même descendu dans un trou de broussailles, une ou deux fois... Et puis, soudain, on a aperçu une tache orange dans le maquis à une centaine de mètres du chemin... on a tous cavale en gueulant le nom de Claire... Je crois bien que ce sont les gamines qui sont arrivées les premières...

YVES (en haleine)

— Aïe ! Blessée ?

---

CHARLES (intrigant)

— Non ! Plus chiant que ça...

YVES (impatient)

— Merde ! Morte ?

CHARLES (guilleret)

— Non ! Juste son sac et ses fringues en tas au milieu des buissons et même ses godasses...

YVES (curieux)

— Toutes ses fringues ?

CHARLES (descriptif)

— Ouais... toutes ses fringues... y compris son slip, son sous-tif et ses chaussettes... Mais pas la nana... on a dragué tout le coin, sondé tous les buissons autour... pas de Claire... que dalle...

YVES (impatient)

— Et les fringues, elles étaient...

CHARLES (trionphant)

— Non ! Intactes, nickel... la veste bien pliée, la chemise, le short, les chaussettes roulées, le soutien-gorge bien à plat et le slip au-dessus du reste... prêt à ranger... Le sac était bouclé, rien

---

en désordre à l'intérieur... le portefeuille intact dans la poche du sac avec du pognon, ses papiers et sa carte bleue dedans. T'imagines, toi ? Une nana qui se barre à poil au milieu de nulle part ? Dans le maquis ? À poil !

YVES (didactique)

— À moins que ce soit un sadique qui l'a enlevée...

CHARLES (furieux)

— Et qui a bien plié ses petites affaires après l'avoir violée, étranglée et enterrée un peu plus loin ?

YVES (douché)

— C'est vrai que vu comme ça... Et alors, après...

CHARLES (descriptif)

— On ne pouvait pas abandonner les fringues... Les gamines ne voulaient pas rester toutes seules au cas où le malade reviendrait. Jacky est parti vers le relais au pas de chasseur pour prévenir... Heureusement qu'on avait apporté des torches parce que les gendarmes ont mis au moins deux heures avant d'arriver...

YVES (intéressé)

— Et alors ?

---

CHARLES (vibrant)

— Ben déjà, on s'est fait engueuler parce qu'on avait fouillé partout et qu'on avait sûrement pollué les traces... et du coup on a été instamment priés de dégager les lieux et d'aller voir ailleurs. Alors, on est retournés au relais... Ils avaient embarqué Jacky, à titre préventif, je suppose, des fois qu'il aurait eu des mots avec sa nana et l'aurait jetée dans les buissons, avant de poursuivre son chemin...

YVES (pragmatique)

— Ça se pourrait, non ?

CHARLES (circonspect)

— Je connais Jacky ! Je crois pas qu'il l'aurait déshabillée... trop pudique...

YVES (indécis)

— Tu es sûr ?

CHARLES (pragmatique)

— Ça fait dix ans que je le connais... Même en pleine canicule... jamais vu torse nu... Crois-moi... s'il avait trucidé sa femme, il l'aurait laissée habillée...

YVES (plaisantant)

— Tu sais, les comptables... on sait jamais de quoi ils sont capables !

CHARLES (net)

— Pas Jacky !

YVES (curieux)

— Et le lendemain, vous avez continué la rando ?

CHARLES (pragmatique)

— On l’a envisagé, mais on nous a fait comprendre qu’il serait souhaitable de ne pas nous éloigner avant la fin des recherches... Par contre, on n’a pas eu le droit de participer aux battues...

YVES (impatient)

— Ils ont tout fouillé ?

CHARLES (grandiloquent)

— Plutôt dix fois qu’une... les quinze bornes de sentier sur autant de large, pendant presque une semaine... à pied, en 4X4 et en hélico... Au final, rien... nada... que dalle... ils ont sondé tous les trous, exploré tous les buissons... Envolée la Claire, disparue de la surface de la Terre...pas une seule trace... un pur mystère...

YVES (déçu)

— Rien de rien ?

CHARLES (convaincu)

— La seule et unique chose qu’ils ont trouvée, c’est des traces de pneus aller et retour entre les fringues et le sentier...

---

YVES (curieux)

— Des traces de bagnole ?

CHARLES (narratif)

— Non, de vélos... Ils ont supposé que deux cyclistes avaient fait un détour pour voir ce qu'il y avait dans le pré et puis qu'ils avaient continué leur chemin...

YVES (incrédule)

— Sans rien déranger ?

CHARLES (sentencieux)

— Ouais ! Moi non plus, j'y crois pas.

YVES (curieux)

— Ça serait quoi, l'histoire, d'après toi ?

CHARLES (habité)

— On pourrait imaginer que Claire ait voulu se tirer... D'ailleurs, je me suis toujours demandé comment Jacky avait fait pour se lever un petit lot pareil et comme il avait fait pour la garder aussi longtemps... Bref ! Elle profite de nos conneries pour partir en avant. Elle quitte le sentier et se trouve un coin peinard dans le maquis. Elle se désape, range ses petites affaires et attend.

YVES (impatient)

— Elle attend quoi ?

CHARLES (trionphant)

— Son complice d'évasion qui lui apporte des fringues neuves et un vélo... et qui l'aide à s'enfuir...

YVES (incrédule)

— En vélo?

CHARLES (lyrique)

— Oui ! Un VTT... Le VTT de l'amour... et qui sait...

YVES (curieux)

— Qui sait...

CHARLES (rêveur)

— Qui sait ! Peut-être même que le cycliste sauveteur ne lui a pas porté de vêtements et qu'elle est partie... nue sur sa selle... comme Lady Godiva... Tiens, sers-moi un Macchiato...

[Bruit de distributeur automatique]

\*\*\*

C'était : « Pause café »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LE COLLÈGUE : Yves Issartier

LE RANDONNEUR : Charles Ancé

## SÉRIE NOIRE



*Maintenant, c'est la routine, les vacances sont loin et le bronzage a pâli. Aujourd'hui, je vous ai concocté un petit polar automnal sur les traces du grand Michel Audiard, mon maître !  
Carrez-vous bien dans votre fauteuil, les pieds sur le bureau, servez-vous un bourbon on the rocks, allumez une Chesterfield... je sais bien que ce n'est pas bon pour la santé, mais c'est indispensable pour une Série Noire !*

\*\*\*

LUI (maussade)

— Salut Fifine. Ça fait un bail...

ELLE (sur le même ton)

— Salut Paulo.

LUI (inquiet)

— T'as la marchandise ?

ELLE (cassante)

— T'as l'pognon ?

LUI (vexé)

— Eh ! Tu m'prends pour qui ? J'ai pas fait deux heures de dur et deux bornes à pinces pour des clous... Bien sûr que j'ai la fraîche...

ELLE (prudente)

— Ben, fais voir !

[Bruit d'une valise qui s'ouvre]

ELLE (circonspecte)

— J'espère qu'y a l'compte...

LUI (vexé)

— Eh, Fifine ! Tu deviens soupçonneuse, ou quoi ? Ce s'rait y qu'on t'aurait fait des embrouilles ?

ELLE (conciliante)

— J'dis pas qu'oui... J'dis pas qu'non...

---

LUI (songeur)

— On s’connaît bien tous les deux... j’t’ai jamais arsouillé ?

ELLE (maussade)

— Ben ! Il suffit d’une fois !

LUI (vexé)

— Merci pour la confiance, Fifine ! C’est toujours agréable d’être bien considéré par ses aminches ! Dis voir, la môme, t’as oublié tes belles années ?

ELLE (coupante)

— En affaire, y a pas d’amis !

LUI (outré)

— Tu charries, Fifine ! T’as pas toujours dit ça ! Tu t’souviens pas, nous deux, dans la grange de tes vieux...

ELLE (réaliste)

— C’était une autre époque...

LUI (nostalgique)

— Faut dire que t’étais gironde en c’temps-là... Remarque, t’es encore pas mal... J’remettrais bien l’couvert, histoire de s’rappeler not’jeunesse !

---

ELLE (pragmatique)

— T'es venu pour affaire ou pour la gaudriole ?

LUI (coquin)

— L'un n'empêche pas l'autre... C'est ça, les vrais hommes !

ELLE (ulcérée)

— Laisse tomber, t'es pas mon type !

LUI (égrillard)

— T'as pas toujours dit ça, Poulette.

ELLE (fâchée)

— Arrête ton char ! Tu veux pas voir la camelote ?

LUI (pro)

— Montre ! (Sifflement admiratif) Mince alors !

ELLE (enthousiaste)

— First quality, comme on dit à London ! T'en trouveras pas d'autre commak dans tout Pantruche et sa banlieue.

LUI (stupéfait)

— Ça, j'dois dire que ça m'la coupe !

---

ELLE (amusée)

— Pour un gonze qu'avait un goût de revenez-y... ça la fout mal !

LUI (vexé)

— Glousse bien, Môme ! J'suis p't'être plus d'la première jeunesse, mais j'peux encore te faire grimper au rideau...

ELLE (riant)

— Siffle, beau merle ! Alors... ma marchandise... ça t'intéresse ?

LUI (intéressé)

— Pour sûr que ça me botte ! Quand même, deux briques... tu t'mouches pas du coude...

ELLE (pro)

— J't'oblige pas ! Des clients pour ce truc, j'tape dans un poteau téléphonique, il en tombe douze !

LUI (angoissé)

— Calmos, Fifine ! J'ai pas dit que j'prenais pas ! On peut discuter, quand même ! On n'est pas aux pièces... on peut causer, quand même...

ELLE (pragmatique)

— Tu prends ou tu prends pas ?

LUI (mielleux)

— Tu m’feras bien une p’tite ristourne ?

ELLE (cassante)

— Que dalle, j’t’ai dit ! Le prix, c’est l’prix !

LUI (fâché)

— Une p’tite remise, ça s’fait ! Merde ! T’es raide en affaire !

ELLE (persiflant)

— Faut bien qu’y en ait un des deux qui soit raide...

LUI (menaçant)

— Dis, Fifine, tu voudrais pas que j’te déraille...

[Bruit de tiroir qui s’ouvre violemment]

ELLE (calme)

— Dis, Paulo... tu voudrais pas que j’te dessoude...

LUI (apeuré)

— Oh là ! Range ton feu, Fifine ! On est comme qui dirait entre lady et gentleman, non ?

[Bruit du tiroir qui se referme]

ELLE (tranquille)

— Faut me pardonner, Paulo... C'est pas facile d'être une femme seule... Y a tellement de malfaisants... Faut pas me chercher !

LUI (rasséréné)

— T'as pas changé, Fifine ! Toujours à cheval sur le respect ! Quand même... braquer un ami...

ELLE (stressée)

— J't'ai dit ! En affaire, y a pas d'amis !

LUI (quémendeur)

— Allez... un p'tit geste, quoi... en souvenir de nos galipettes...

ELLE (agacée)

— Tu veux que je ressorte mon flingue ?

LUI (rigolard)

— Tu veux que je sorte le mien ?

ELLE (sinistre)

— Casse-toi ! C'est une maison sérieuse, ici ! Si t'es acheteur, on fait affaire, sinon... dehors, du balai !

LUI (mi-sérieux)

— Si on ne peut même plus rigoler...

ELLE (agacée)

— Dehors !

LUI (conciliant)

— Ça va... ça va... prends la valochette et file-moi la marchandise !  
Tu me déçois beaucoup, Fifine, j'te croyais pas si pointilleuse !

[Bruit de valise qui s'ouvre]

ELLE (pro)

— Tu permets que je compte !

LUI (larmoyant)

— Tu me fais de la peine, Fifine, beaucoup de peine... T'as pas confiance en moi ? Un ami de vingt ans...

ELLE (cinglante)

— Vingt-sept ! Tu vois bien, Paulo, que tu sais pas compter...

LUI (souriant)

— Vingt-sept ! Tu es sûre ?

---

ELLE (soupirant)

— Oh oui ! Vingt-sept ans... J'étais jeune en ce temps-là... Je croyais tout ce qu'on me racontait. Et il y a des... qui en ont profité...

LUI (nostalgique)

— Me dis pas que des fumiers t'ont fait souffrir... une gentille gosse comme toi... ce serait pas humain...

ELLE (outrée)

— T'es vraiment impayable, toi !

LUI (grand seigneur)

— Donne-moi des noms et ils vont savoir qui c'est Paulo ! Parole d'homme ! Même s'il y a prescription...

ELLE (accablée)

— Ben mon salaud ! Tu manques pas d'air !

LUI (étonné)

— Quoi ? Qu'est-ce tu racontes, ma gosse ? Je t'aurais fait du tort ?

ELLE (désabusée)

— Toi, au pays des faux-culs, tu peux te présenter à toutes les élections...

LUI (innocent)

— Je comprends pas, Fifine, qu'est-ce que tu veux me dire ?

ELLE (hurlant)

— Tu comprends pas ? T'as pas de mémoire, Paulo !

LUI (compatissant)

— Si tu as eu des malheurs dans ta vie, et que j'y suis pour quelque chose, je veux bien réparer. Mais d'abord, explique-moi !

ELLE (outragée)

— Ben il y a vingt-sept ans, après que tu as eu c'que tu voulais, tu t'es tiré, sans même dire au revoir, voilà ce qu'il y a...

LUI (conciliant)

— Bon, t'as p't'être raison, mais c'était les circonstances de l'époque...

ELLE (intriguée)

— C'est quoi, tes « circonstances » ?

LUI (noyant le poisson)

— Ben, tu sais bien, ma gosse, les aléas de la vie... le boulot...

ELLE (stupéfaite)

— Le boulot ? Ben, mon cochon, t’emploies des drôles de mots ! T’as jamais bossé de toute ta vie.

LUI (outragé)

— Ouais ! Le boulot ! On voit bien que t’as jamais eu à diriger des gagneuses...

ELLE (railleuse)

— À jouer à la belote et au 421 et ramasser la monnaie en fin de journée... c’est sûr que c’est plus fatigant que les trois-huit à l’usine... Surtout que faut lever le coude...

LUI (furieux)

— Attention, la môme ! Y a des limites qu’il faut pas passer avec les hommes... Fais gaffe à tes miches !

ELLE (trionphante)

— C’est bien des arguments de bonhomme, ça... quand on sait plus quoi dire, on cogne !

LUI (douché)

— T’es dure avec moi, Fifine. Je t’ai toujours bien respectée, moi.

---

ELLE (écœurée)

— Respectée ! Hum ! Moi, dans ma campagne et toi à Paname... Respectée... t'emploies de ces mots... moi, je dirais abandonnée, ouais...

LUI (agacé)

— C'est bon ? T'as compté les biftons ?

ELLE (pragmatique)

— Il manque trois sacs, mais j't'en fais cadeau...

LUI (outragé)

— Non ! Pas de ça entre nous... Les v'là tes trois biftons... J'voudrais pas que tu racontes partout que je suis malhonnête...

ELLE (désabusée)

— T'es pas malhonnête, t'es juste con, mon pauvre Paulo... Toute ta vie, t'auras été à côté de tes pompes... à te mouiller dans des coups foireux, à suivre le premier venu, à te faire rouler dans la farine... T'es passé à côté de ta vie, mon pauvre vieux ! T'as quel âge, maintenant ? Cinquante ? Soixante ?

LUI (étonné)

— Cinquante-sept ce mois-ci ! Bientôt, j'aurai droit à la retraite des vieux... T'imagines, ma gosse, j'pourrai m'acheter une barque et une gaule pour taquiner le goujon à Joinville...

---

ELLE (amusée)

— T'auras l'air mignon avec ton galure et la chopine qui trempe dans la Marne...

LUI (attristé)

— Tu vois, la même, le seul truc que je regrette, c'est d'avoir jamais eu de gosse... J'lui aurais appris l'métier et puis, plus tard, on aurait pu faire des trucs ensemble...

ELLE (amusée)

— Comme cavalier les gonzesses et se saouler la gueule tous les samedis au baloche... Tu parles d'une éducation !

LUI (outragé)

— Ouais, p't'être bien ! Mais c'est ça, la vie !

ELLE (désabusée)

— Mon pauvre Paulo ! Quand je disais que t'étais con !

LUI (agacé)

— Attention, Môme ! Faut pas chahuter l'homme... la mandale peut partir à tout moment...

ELLE (désabusée)

— Mon pauvre Paulo ! À part cogner les gonzesses, tu sais faire quoi, dans la vie ? Qu'est-ce que t'aurais fait d'un gamin ? J'suis sûre que tu l'aurais oublié un soir dans un rade ou dans un claque ou p't'être même sur le boulevard. Au mieux, t'aurais pu lui apprendre les bases du métier... agripper les filles et les mettre au turbin... leur filer des mandales, aussi...

[Bruit de gifle et de chaise bousculée]

LUI (coléreux)

— Tu l'as bien cherché, avoue !

ELLE (trionphante)

— Quand je disais qu't'étais con !

LUI (en rogne)

— Fais gaffe, y a la jumelle qu'est pas loin...

ELLE (pro)

— Prends ta marchandise et tire-toi ! Et surtout, la prochaine fois, envoie un autre mec... j'veux plus voir ta tronche !

LUI (calme)

— OK ! J'me casse ! Salut, Fifine, à un d'ces'quatre...

---

[Bruit de chaise]

ELLE (pragmatique)

— Au fait, Paulo, t'as jamais remarqué que le p'tit Stanislas te ressemblait ?

LUI (interloqué)

— Stan l'Arnaque, celui qui s'est fait serrer à Meudon ?

ELLE (pragmatique)

— T'en connais un autre ? Tu trouves pas qu'il a un faux air de toi ?

LUI (mitigé)

— Jamais fait gaffe !

ELLE (trionphante)

— Quand j'disais qu't'étais con !

\*\*\*

C'était : « Série noire »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

PAULO : Yves Issartier

FIFINE : Arielle Cristoflau



## CASTING



*Aujourd'hui, je vais rendre hommage (bien modestement) à deux grands aînés : Samuel Beckett et Luigi Pirandello. Mes personnages ne sont pas six (le studio n'est pas assez grand) et ils n'attendent pas Godot, juste un metteur en scène. Le tout dans une ambiance... un poil tendue...*

*Pas de rideau à lever, juste une porte à pousser... Régisseur, c'est à vous !*

\* \* \*

[Porte qui grince]

MARIE-CAMILLE (timide)

— Bonjour...

(puis à la cantonade :)

— Il y a quelqu'un ?

[Long silence]

[Porte qui grince]

KADER (décontracté)

— Bonjour !

MARIE-CAMILLE (timide)

— Bonjour Monsieur ! Vous êtes du théâtre ?

KADER (calme)

— Non... Heu... moi j'suis v'nu pour l'casting !

MARIE-CAMILLE (rassurée)

— Oui ! Moi aussi, je suis là pour l'audition...

KADER (étonné)

— Y a personne ?

MARIE-CAMILLE (intimidée)

— Apparemment, nous sommes les premiers. Vous avez quelle heure ?

[Silence]

---

KADER (précis)

— Moins six !

MARIE-CAMILLE (prudente)

— Nous sommes donc en avance, alors... Vous êtes sûr que c'est bien ici ?

KADER (pragmatique)

— Ben ouais ! C'est écrit sur la porte ! « AU-DI-TION »... en français dans le texte...

MARIE-CAMILLE (inquiète)

— Vous avez raison ! Ils ne vont pas tarder !

KADER (agacé)

— Ben, y a intérêt ! J'ai du boulot, moi !

MARIE-CAMILLE (intéressée)

— Ah ! Vous avez déjà un engagement...

KADER (vague)

— Ouais ! Si on veut ! Disons que j'ai une petite affaire d'import-export...

MARIE-CAMILLE (curieuse)

— Ah ! Dans quel domaine ?

KADER (embarrassé)

— Plantes issues de l'agriculture biologique !

MARIE-CAMILLE (guillerette)

— Des produits bio ! Mais je ne consomme que ça !

KADER (sec)

— Non ! Pas ceux-là !

[Long silence]

MARIE-CAMILLE (vexée, mais intimidée)

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que...

KADER (à la cantonade)

— Eh oh ! Y a du monde ?

[Silence]

KADER (un peu plus haut)

— Eh ! Vous êtes tous morts ?

MARIE-CAMILLE (un peu crispée)

— Ne vous inquiétez pas ! Ils ne vont pas tarder !

---

[Silence]

MARIE-CAMILLE (avec beaucoup d'emphase)

— Ne trouvez-vous pas que c'est un peu angoissant, cet unique projecteur qui laisse le reste la scène dans l'ombre. Nous pourrions nous croire seuls au monde ! N'est-ce pas étrange ?

KADER (moqueur)

— T'es une poète, toi !

MARIE-CAMILLE (premier degré)

— Il est vrai qu'il m'arrive parfois de taquiner la muse, avec un certain bonheur, je dois dire... Voulez-vous goûter quelques-uns de mes vers ?

KADER (lourd)

— Non merci, sans façon ! J'ai déjà les miens... Ça me suffit !

[Silence]

MARIE-CAMILLE (vexée, mais vaillante)

— Je manque à tous mes devoirs ! Nous ne nous sommes pas présentés... Marie-Camille Portieux de Montoire... Enchantée...

---

KADER (imitant la jeune fille)

— Kader Choucrane de Gennevilliers...

MARIE-CAMILLE (amusée)

— De Gennevilliers... Particulé vous aussi...

KADER (furieux)

— Attention à c'que tu dis !

MARIE-CAMILLE (confuse)

— Ne vous méprenez pas... j'ai dit « particulé »... avec une particule... un caractère de noblesse...

KADER (calmé)

— Faites excuses... j'avais pas compris ça... Gennevilliers, c'est là où j'crèche, c'est tout...

MARIE-CAMILLE (un peu marrie)

— Mais il y a des roturiers très convenables, fort heureusement...

[Silence]

KADER (excédé)

— Eh oh ! Y a quelqu'un ? C'est l'heure, maintenant ! Vous vous foutez du monde...

MARIE-CAMILLE (conciliante)

— Il faut les comprendre, ils ont sûrement beaucoup d'occupations. C'est très prenant, la gestion d'un théâtre...

KADER (agressif)

— Pourquoi, t'en as un, de théâtre, toi ?

MARIE-CAMILLE (cordiale)

— Moi, non ! Mais mon oncle maternel en possède deux. Et mon cousin germain est président du Festival Saint-Fond-la-Ville... C'est follement prenant, savez-vous...

KADER (vengeur à la cantonade)

— Bon ! J'ai pas que ça à faire, moi... Vous vous montrez ou je me casse ?

MARIE-CAMILLE (mondaine)

— Monsieur Choucrane, vous avez fréquenté quelle école, quel cours ?

KADER (perdu)

— De quoi tu causes ?

MARIE-CAMILLE (atterrée)

— Ben... quelle école... quel cours...

---

KADER (égaré)

— Comme tout le monde : l'école primaire et le cours complémentaire... Après, comme j'ai pas eu le BEPC (bépse), j'ai quitté l'école et j'ai zoné...

[Rire cristallin de MARIE-CAMILLE]

MARIE-CAMILLE

— Je ne parlais pas de cette école ! Je voulais dire quelle école de théâtre ou quel cours d'Art dramatique ?

KADER (souponnant)

— Ah ça ! J'suis les cours de théâtre à la Maison de la Culture des 4000, avec le professeur Chombier... Vous connaissez ?

MARIE-CAMILLE (évasive)

— Non ! Pas précisément !

KADER

— Ben les 4000, quoi ! À la Courneuve... Tu connais la Courneuve, quand même ?

MARIE-CAMILLE (sans conviction)

— Serait-ce en banlieue ?

---

KADER (volubile)

— Un peu ouais ! C'est là qu'ils font la Fête de l'Huma !

MARIE-CAMILLE (perdue)

— La fête des escargots ?

KADER (égaré)

— Qu'est-ce tu causes d'escargots, là ? La Fête de l'Huma... c'est plutôt les merguez et les frites...

MARIE-CAMILLE (amusée)

— Excusez-moi, je me suis fourvoyée... Lumas, sur nos terres, en Vendée, c'est ainsi que nos gens nomment les escargots... d'où ma confusion...

KADER (agacé)

— T'es une vraie bourge, toi !

MARIE-CAMILLE (perturbée)

— Si vous signifiez par là que je ne suis point de basse extraction, soit, je vous le concède. Et qu'apprend-on à la Maison de la Culture des 4000 ?

KADER (étonné)

— Ben, le théâtre !

---

MARIE-CAMILLE (docte)

— Les pièces du répertoire ?

KADER (froissé)

— Ben ouais ! Molière, Racine, Corneille... les classiques, quoi.

MARIE-CAMILLE (docte)

— Aucun auteur étranger ?

KADER (trionphant)

— Ben si ! Chekspire... Et puis, l'autre là... le PD...

MARIE-CAMILLE (insidieuse)

— Oscar Wilde, peut-être ?

KADER (heureux)

— Ouais ! C'est lui ! Et puis, Georges Bernard Shaw... j'l'aime bien, lui... il est marrant...

MARIE-CAMILLE (sentencieuse)

— C'est très éclectique, en effet... Mais ni Marivaux, ni Hugo...

KADER (sans accent, mais très scolaire)

*Parmi nos rudes compagnons,  
Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,*

---

*Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse.  
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse ?  
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit ?  
Car, vous ne le savez pas, moi, je suis un bandit !  
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,  
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,  
Dans ses rocs, où l'on n'est que l'aigle aperçu,  
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.*

[Applaudissements nourris de MARIE-CAMILLE]

MARIE-CAMILLE (enchantée)

— Bravo ! Vous faites un merveilleux Hernani... félicitations !

KADER (aux nues)

— C'est la tirade préférée du professeur Chombier !

MARIE-CAMILLE (pragmatique)

— Très bon choix, dois-je dire !

(Puis, après un silence...)

*Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,  
Même dans votre sœur flatter leur caractère,  
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.  
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;*

*Mais je ne lui veux point la passion choquante  
De se rendre savante afin d'être savante ;  
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,  
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;  
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,  
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,  
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,  
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.*

KADER (boudeur)

— Ça... j'connais pas !

MARIE-CAMILLE (docte)

— Clitandre dans Les Femmes savantes de Molière !

[Grand fou rire de KADER]

KADER (étouffant)

— Excuse ! Des femmes savantes... quelle connerie... Tu m'étonnes que j'connais pas !

MARIE-CAMILLE (vexée)

— Et Marie Curie ?

KADER (encore essoufflé)

— Quoi ? Elle faisait du théâtre ?

MARIE-CAMILLE (ulcérée)

— Pauvre ignorant !

KADER (agacé)

— Oh, Miss Chichi ! Faudrait pas que tu pètes plus haut que ton cul... sinon, va falloir te laver les cheveux !

MARIE-CAMILLE (outrée)

— Goujat !

KADER (rigolard)

— Être, ou ne pas être... un goujat...c'est là la question.

*Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde*

*Et les flèches d'une... chichiteuse... outrageante,*

*Ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par...  
un bon mot?*

MARIE-CAMILLE (reconnaissante)

— Je dois dire, Monsieur, que cette brillante improvisation excuse votre goujaterie... du moins en partie...

(Puis, après un court silence...)

*Quand sur une personne on prétend se régler,*

*C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;*

*Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,*

*Mon... frère, que de tousser et de cracher comme elle.*

KADER (apaisé)

— Encore une femme savante, je suppose...

MARIE-CAMILLE (amusée)

— Bravo... vous avez deviné !

KADER (agacé)

— Bon ! Qu'est-ce qu'ils foutent ? Eh oh ! Vous avez décidé de nous laisser moisir ici tout l'après-midi ?

MARIE-CAMILLE (décontractée)

— Vous avez joué souvent ?

KADER (évasif)

— Ben, c'est-à-dire...

MARIE-CAMILLE (sérieuse)

— Je vois... c'est votre première expérience... c'est ça ?

KADER (plus qu'évasif)

— Ben, c'est-à-dire que... Puis, merde ! Faut bien commencer un jour, non ?

MARIE-CAMILLE (laudative)

— Mais bien entendu... Et comme on dit au théâtre :

---

*Vous êtes jeune, il est vrai,  
Mais aux âmes bien nées,  
La valeur n'attend pas le nombre des années,  
Vos pareils à deux fois ne se font point connaître  
Et pour leur coup d'essai,  
Veulent un coup de maître...*

KADER (grognon)

— T'fous d'ma gueule, là ?

MARIE-CAMILLE (guillerette)

— Que nenni, mon beau Prince... Je ne faisais que parodier le Cid interpellant Don Gormas...

KADER (trionphant)

— Oh ouais ! L'Cid... J'avais reconnu... J'suis pas débile... qu'est-ce tu crois...

[Long silence]

KADER (soupçonneux)

— Et toi ? T'as fait beaucoup de pièces ?

MARIE-CAMILLE (modeste, mais pas trop)

— Un peu... quelques pièces d'avant-garde... dans d'obscures salles de banlieue... J'ai joué Arrabal, une fois... une pièce de Crommelynck en province... mais surtout des auteurs pas très connus...

KADER (trionphant)

— Ouais, je vois ! C'est pas « Au Théâtre ce soir » !

MARIE-CAMILLE (vexée)

— Mais si personne ne joue les petits auteurs méconnus dans des petites salles de banlieue... ils ne seront jamais connus... Vous croyez peut-être que Shakespeare est arrivé directement au Royal Theater, peut-être... Enfin... si... lui, peut-être... c'est un mauvais exemple...

KADER (grandiloquent)

— Eh bien, moi... je ne jouerai que de grands auteurs dans de grandes salles... na ! Faut avoir de l'ambition dans la vie !

MARIE-CAMILLE (ironique)

— C'est bien ! Il faut avoir des rêves dans la vie...

KADER (froissé)

— Parfaitement ! Et tu peux te moquer... on verra bien le premier qui aura un Oscar...

MARIE-CAMILLE (curieuse)

— Pourquoi un Oscar ? Pourquoi pas un Molière ?

---

KADER (grandiose)

— Parce que je mérite une carrière internationale, moi ! Comme Djamel Debbouze... Omar Shérif...

MARIE-CAMILLE (docte)

— Sharif ! Omar Sharif... par Shérif... C'était pas un cowboy !

KADER (zen)

— Avec l'accent, ça se dit « shérif »... wouallah...

MARIE-CAMILLE (à bout d'arguments)

— Je n'insiste pas !

VOIX DIVINE (avec écho et larsen)

— C'est bon ! On vous écrira ! Laissez vos coordonnées à la caisse pour vos défraiements !

MARIE-CAMILLE (furieuse)

— Quoi ! C'est tout ?

KADER (enragé)

— Vous vous foutez d'not'gueule ?

[Bruit d'un disjoncteur qui tombe]

---

MARIE-CAMILLE et KADER (ensemble)

— Eh ! Coupez pas la lumière !

Puis KADER tout seul

— Ah les vaches !

KADER

— Bouge pas, j'ai mon téléphone... shit... plus de batterie...

[Cri d'effroi de MARIE-CAMILLE]

\*\*\*

C'était : « Casting »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

MARIE-CAMILLE : Ariane Perdigal

KADER : Sylvain Asselot

## SOS NUIT



*C'est la période de Noël... enfin, c'était hier... C'est le moment où les âmes seules se sentent encore plus seules. Alors, peut-être qu'un simple coup de fil et une oreille attentive... Quoi ? Vous dites que ça vous rappelle quelque chose... Une histoire de Père Noël pas très catholique...*

*Ah oui ! Vous avez raison... Voici ma version personnelle de l'histoire... c'est juste un peu moins drôle... quoique !  
Frappons discrètement les 3 coups... ouverture du rideau...*

\*\*\*

[Sonnerie téléphone]

ANNE-MARIE (pro)

— SOS Nuit... Anne-Marie à votre écoute...

CÉDRIC (un peu perdu)

— Heu... Bonjour... bonsoir... je ne sais pas comment on dit à deux heures du matin...

ANNE-MARIE (pragmatique)

— Peu importe ! Il n’y a aucun protocole à suivre. Je suis juste là pour vous écouter...

CÉDRIC (rasséréné)

— Bien ! Euh... Anne-Marie, c’est ça ?

ANNE-MARIE (pro)

— C’est exact... Comment puis-je vous aider ?

CÉDRIC (curieux)

— Madame... mademoiselle ?

ANNE-MARIE (évasive)

— Peu importe... Anne-Marie, c’est tout...

CÉDRIC (insistant)

— C’est pas un peu cavalier de vous appeler par votre prénom ?  
On ne se connaît pas et...

---

ANNE-MARIE (pro)

— Je suis seulement là pour vous écouter... Que vous m'appeliez par mon prénom ou pas n'a strictement aucune importance. La seule personne qui compte, maintenant, c'est vous.

CÉDRIC (soumis)

— Entendu, Anne-Marie... pas de question personnelle... j'ai compris...

ANNE-MARIE (pro)

— Bien ! Alors, je vous écoute...

[Long silence]

ANNE-MARIE (inquiète)

— Allô ! Vous êtes toujours là ?

CÉDRIC (mezza voce)

— Oui... oui... rassurez-vous... j'essaye juste de mettre de l'ordre dans mes idées...

ANNE-MARIE (rassurée)

— Bien ! Prenez tout votre temps...

---

CÉDRIC (évasif)

— C'est curieux, j'ai l'impression que votre voix m'est familière...

ANNE-MARIE (évasive)

— C'est sans doute parce que j'ai une voix très ordinaire...

[Silence]

CÉDRIC (monocorde)

— Voilà ! Je m'appelle Cédric... J'ai cinquante-trois ans... je suis... enfin... j'étais métallo... vous savez ce que ça veut dire ?

ANNE-MARIE (pro)

— Oui... très bien ! Ouvrier métallurgiste... c'est ça ?

CÉDRIC (atone)

— Oui... c'est bien ça ! À Gondrange... les hauts-fourneaux... les feux continus... les trois-huit... enfin... ça, c'était dans les belles années... Depuis... ça a bien changé... C'est foutu, maintenant... Vous ne croyez pas ?

ANNE-MARIE (pro)

— Peut-être, Cédric ! Je n'en sais que ce que disent les journaux...

---

CÉDRIC (déchiré)

— Ouais ! Ah ! Vous auriez connu la vallée à la belle époque ! Toutes ces usines ! La fumée, l'odeur du coke brûlant... le goût du métal... On râlait... bien sûr... parce que les bagnoles étaient toujours dégueulasses... à cause de la suie... Les maisons aussi... Même nous, après la douche... il restait toujours l'odeur et un bronzage pas catholique... Vous comprenez ?

ANNE-MARIE (neutre)

— Oui, Cédric... je vous écoute...

CÉDRIC (amer)

— Même ceux qui ne travaillaient pas aux feux avaient cette odeur... heureusement pour nous... sinon... pour les nanas... ça aurait été tintin... Un mec bien blanc et bien propre... il les aurait toutes emballées...

[Silence]

ANNE-MARIE (curieuse)

— Et vous, Cédric... avec les filles... ?

CÉDRIC (guilleret)

— Ah ! Vous savez, à vingt ans, j'étais plutôt beau mec... la fonte, c'est mauvais pour la peau et pour les bronches, mais c'est

bon pour les muscles... Quand on tire sur la poche... faut pas pleurer l'huile de coude... sans compter qu'on y laisse des litres de sueur... Un régime pareil... ça vaut toutes les salles de muscu du monde... et les biscotos... les nanas, elles aiment bien... pas vous ?

ANNE-MARIE (neutre)

— Oui... probablement...

CÉDRIC (agacé)

— Faites pas votre... Oh... excusez-moi...

ANNE-MARIE (pro)

— Non... c'est rien... poursuivez, Cédric...

CÉDRIC (nostalgique)

— Bref, un jour, j'ai rencontré Sylvie, dans un bal, du côté de Longwy... Vous connaissez Longwy ?

ANNE-MARIE (sereine)

— Oui... j'y suis déjà passée... et puis, je connais les émaux, bien sûr...

CÉDRIC (enthousiaste)

— Les émaux... c'est beau, les émaux... Chez mes parents, il y en avait partout sur les murs de la salle à manger... Enfin, c'est drôle

---

de dire « salle à manger » parce qu'on n'y mangeait jamais... on mangeait dans la cuisine... pour pas salir les tapis et pas abîmer la table... Mais on s'en fichait... L'important, c'était que la soupe soit bonne et qu'il y ait au moins un petit morceau de viande dans l'assiette.

ANNE-MARIE (la voix mouillée)

— La vie était dure, à cette époque !

CÉDRIC (pas convaincu)

— Est-ce que c'était si dur, par rapport à maintenant ? Je ne sais pas ! Je ne me souviens pas avoir entendu parler de chômage, de boîtes qui ferment... Y avait du boulot pour tout le monde. Les chômeurs, c'était juste des fainéants... C'était tout ! Mon père gagnait pas des mille et des cents... mais on avait à manger tous les jours et des habits neufs quand les nôtres étaient trop usés...

ANNE-MARIE (pro)

— Vous regrettez cette vie.

CÉDRIC (indigné)

— Quand même pas ! À cinq dans deux pièces, avec l'eau sur le palier et les chiottes dans la cour ! On peut rêver mieux comme Palais des mille et une nuits, non ?

ANNE-MARIE (contrite)

— Certes ! Mais au niveau chaleur humaine...

CÉDRIC (raisonnable)

— Oui ! Vous avez sans doute raison, mais je voulais une autre vie pour ma famille. Alors, j'ai bossé dur... très dur... J'étais pas doué pour les études, alors j'ai grimpé les échelons, comme on dit...

ANNE-MARIE (admirative)

— C'est tout à votre honneur !

CÉDRIC (enthousiaste)

— J'avais envie d'arriver ! Alors, j'ai pris des cours du soir pour devenir chef d'équipe. C'était pas facile ! J'ai lu des bouquins, j'ai pioché les maths et j'ai réussi l'examen... Après et seulement après, j'ai pensé à l'avenir : une femme, une maison, des gosses...

[Sanglots discrets de CÉDRIC]

ANNE-MARIE (encourageante)

— Allons... Cédric... Laissez-vous aller... nous avons tout notre temps...

[Reniflements de CÉDRIC]

---

CÉDRIC (après une toux discrète)

— Quand j’ai rencontré Sylvie, elle avait seize ans... J’en avais vingt-quatre... Elle était belle comme une poupée... Une vraie princesse ! J’étais pas seul sur le coup ! Il y avait plein de p’tits mecs qui tournaient autour et pas seulement des petits...

ANNE-MARIE (narquoise)

— La concurrence était rude...

CÉDRIC (sur son nuage)

— Ça, c’est sûr ! J’ai même bien cru, à certains moments, que c’était foutu ! Heureusement, j’avais ma bagnole et ça, c’est radical... C’était pourtant pas une Mercédès ! Bon, juste une 4L, mais ça suffisait pour le prestige. Les p’tits mecs du lycée avec leur mobylette, ils pouvaient pas lutter... surtout en hiver... La Sylvie, elle préférerait être bien au chaud sur la banquette, plutôt qu’à se cailler les miches sur la selle biplace.

ANNE-MARIE (magnanime)

— Comme je la comprends !

CÉDRIC (sans marquer de temps)

— J’habitais encore chez mes parents, à l’époque, et les voisins faisaient un peu la gueule à me voir trimbaler la gamine, mais

---

personne n'a osé faire une seule remarque à ma mère. Et puis, après... la mère de Sylvie est venue à la maison, alors... C'était comme qui dirait devenu normal, même si son père gueulait dans tous les bistrots que sa fille était une traînée et moi, un maqueur. Il était comme ça le Père Grabert... une vraie calamité domestique...

ANNE-MARIE (contrite)

— Ça devait être dur pour la petite jeune fille !

CÉDRIC (désinvolte)

— La petite jeune fille, elle s'en foutait complètement, de l'avis de ses parents. Au contraire, je crois même que ça lui servait d'alibi dans sa lutte perpétuelle contre ses vieux. Si vous n'aviez jamais entendu parler de la crise de l'adolescence, fallait l'écouter à l'époque.

ANNE-MARIE (curieuse)

— Elle vivait avec vous ?

CÉDRIC (pragmatique)

— Quand même pas ! Je la prenais à la sortie du bahut et je la ramenais tous les soirs après dîner. Le week-end, on se faisait une petite sortie en amoureux... Dans les Vosges, en Alsace, en

Belgique et même à Paris... Elle avait seize ans, mais elle faisait pas spécialement gamine... Je la raccompagnais le dimanche soir... Ça a duré trois ans, comme ça... et puis... elle est tombée enceinte.

ANNE-MARIE (stupéfaite)

— Aïe ! Le coup dur...

CÉDRIC (pragmatique)

— Pas vraiment ! Elle avait eu son BAC et elle n'était pas trop motivée par l'IUT... Et puis, faut dire qu'on ne prenait pas toujours des précautions... Alors, un peu plus tôt ou un peu plus tard... on a décidé de se marier et de prendre un appart... Quand le petit est arrivé, tout allait bien... J'étais passé chef d'équipe, on avait trouvé un trois- pièces pas très loin de l'usine... même le Père Grabert adorait son petit-fils...

ANNE-MARIE (réjouie)

— L'image même du bonheur, en somme...

CÉDRIC (heureux)

— Ça, c'est sûr que pendant quelques années, on s'est pris du bon temps...

ANNE-MARIE (sincère)

— J’imagine ! Votre femme devait être heureuse avec son petit bout... vous aussi, non ?

CÉDRIC (pragmatique)

— Ouais, ouais ! Bien sûr ! À l’arrivée du deuxième gosse, Sylvie a décidé qu’elle voulait une maison avec un jardin et un chien. J’étais pas contre... et ça tombait plutôt bien puisque l’usine commençait à vendre les maisons d’ouvriers... vous savez, ces petites baraques en briques, toutes identiques, alignées sur des kilomètres...

ANNE-MARIE (intéressée)

— Oui, je vois très bien... J’ai des amis qui habitent Hayange...

CÉDRIC (dans son élan)

— On en a acheté une double... deux carrés de pelouse et la place pour garer la voiture devant, deux jardinets derrière, trois chambres, un grand living... C’était dans nos moyens alors on s’est endettés sur vingt-cinq ans... On était encore jeunes, pleins de santé, du boulot assuré pour l’éternité. J’ai fait embaucher Sylvie dans les bureaux...

ANNE-MARIE (détendue)

— Bien... très bien, tout ça...

CÉDRIC (moins enthousiaste)

— Vous connaissez la suite... Usinor est devenu Sollac... Sollac est devenu Sidelor... Sidelor est devenu Sacilor... Sacilor est devenu Arcelor... Nous, on s'en foutait que ça change de nom... À chaque fois, ils repeignaient la façade des bureaux avec le nouveau logo... on cousait un nouveau badge sur nos bleus et on collait un nouvel autocollant sur nos casques... Les feux brûlaient toujours et la fonte sortait toujours aussi brûlante quel que soit le nom... Et chaque mois, la paye tombait... La banque était payée... Les gosses étaient en bonne santé... Deux voitures, tout le confort...

ANNE-MARIE (pour encourager)

— Le rêve du Français moyen...

CÉDRIC (toujours dans ses souvenirs)

— L'aîné a fini ses études... Il s'est installé avec sa copine... Le deuxième est entré dans l'armée... Il ne nous restait plus que la petite dernière... C'était la belle vie... Quinze jours au Club l'été, quinze jours au ski, l'hiver... On était presque au bout du prêt...

---

ANNE-MARIE (haletante)

— Et alors ?

CÉDRIC (accablé)

— Au début... quand Mittal a racheté Arcelor... y a bien eu des rumeurs... les syndicats ont appelé à la vigilance... comme à chaque fois que l'usine changeait de nom... On aurait dû se méfier parce que, cette fois, ils n'ont pas repeint les bureaux et ils n'ont pas changé les logos sur nos bleus... enfin pas tous... Mais ça marchait quand même... l'acier continuait à sortir de l'usine et la paye tombait à date fixe... et puis...

[Petit reniflement de CÉDRIC]

ANNE-MARIE (inquiète)

— Et puis ?

[Long silence]

ANNE-MARIE (inquiète)

— Cédric ! Vous êtes toujours là ?

CÉDRIC (monocorde)

— Et puis... ça a commencé à déconner... réduction d'horaires... arrêt d'un premier four... rumeurs de licenciements... Des petits questionnaires sournois distribués par la direction pour savoir

---

qui serait d'accord pour un départ volontaire... Les premières grèves... les premières manifs... Un autre four que l'on arrête pour maintenance, paraît-il... Les politiciens locaux qui viennent prendre la température... d'autres qui viennent nous rassurer sur notre emploi...

[Nouveau silence douloureux]

CÉDRIC (amer)

— Un moment, on y a presque cru à leurs conneries... Gel des salaires... pourquoi pas, si on doit garder notre boulot... Réduction des effectifs... chômage partiel... Oui... OK... on survivra...

[Long silence]

CÉDRIC (accablé)

— Et puis... il y a eu le premier plan social... Les barrages... le piquet de grève... l'odeur acre des pneus qui brûlent jour et nuit... Le beuglement des mégaphones... Les slogans haineux... le mépris pour les Jaunes qui veulent continuer à travailler... C'est bien beau, la grève... bien généreux, la solidarité... mais quand tu as des crédits sur le dos... une baraque à payer... un salon cuir... un écran plat... l'ordinateur de la gamine... et puis, le quotidien... Même chez Leclerc, ils font pas des prix pour les chômeurs...

ANNE-MARIE (apaisante)

— Il vous restait la chaleur du foyer, l’amour de votre femme et de vos enfants...

CÉDRIC (peiné)

— Vous savez, la chaleur du foyer et même l’amour des siens... quand on a perdu un quart de son pouvoir d’achat... C’est bien connu... en temps de disette, les chevaux se battent dans l’écurie... La voiture de ma femme est tombée en panne... ça devait arriver... mais on n’avait pas les moyens de la faire réparer... Même chez COFELEM, ils voulaient plus prêter aux Mittal... Et puis, ils ont commencé à dégraisser dans les bureaux... Sylvie s’est retrouvée à temps partiel... Moi à trois-quarts temps, elle à mi-temps... c’était ric-rac pour les fins de mois, mais bon... on pouvait s’en sortir.

ANNE-MARIE (conciliante)

— C’est sûr que ce ne devait pas être facile... mais il vous restait un toit sur la tête...

CÉDRIC (un peu agacé)

— Qu’est-ce que vous en savez, vous, bien au chaud derrière votre téléphone... qu’est-ce que vous en savez, du chômage... de la précarité... des fins de mois qui commencent le 15... des

angoisses quand votre gamine vous montre la semelle de ses godasses en pleurant... des cris et des disputes qui éclatent à propos de tout et de rien... qu'est-ce que vous savez de la misère programmée, attendue, crainte, mais inexorable... Qu'est-ce que vous savez des lettres de la banque qui avise, menace, suspend, brandit le spectre de l'huissier et celui de la justice...

[Long silence]

CÉDRIC (pragmatique)

— Sylvie, elle, était pas méchante, mais elle savait ce qu'elle voulait et là... ce qu'elle voulait, c'était revivre comme avant... manger à sa faim, acheter toutes les godasses du magasin, faire les soldes, s'acheter la petite robe noire qui lui va si bien et le beau manteau rouge qu'elle a repéré à Metz... Ce qu'elle voulait, c'était prendre son samedi pour courir les boutiques avec sa gamine et revenir le coffre chargé de paquets... Dépensière ? Non... pas du tout... juste une femme avec des envies de femmes... Alors, forcément... les restrictions budgétaires... Elle est devenue un peu plus sombre, un peu plus agressive... tout en m'assurant qu'elle savait bien que ce n'était pas de ma faute...

ANNE-MARIE (prudente)

— Et alors ?

---

CÉDRIC (fataliste)

— On s'est engueulés un peu plus chaque jour... je me suis mis à rentrer de plus en plus tard... avec un détour par le piquet de grève et ses inépuisables ressources en bière et vin rouge et en esprit malsain... C'était pas trop bon ni pour le moral, ni pour la santé, ni pour mon couple... Un soir, j'ai tellement forcé que j'ai balancé la voiture dans un arbre... Les flics m'ont ramassé... il paraît que j'avais presque 1,5 gramme... plus de bagnole... plus de permis... bientôt plus de boulot...

[Silence]

CÉDRIC (atone)

— Quand je suis rentré... Sylvie n'a rien dit... elle a bouclé deux valises, une pour elle et l'autre pour la petite et elle a appelé son père... Le vieux est arrivé dans sa grosse Mercedes de retraité de la sidérurgie... Je suis presque sûr qu'il était aussi bourré que moi... mais lui, il avait de l'argent à la banque et une voiture en état de rouler...

ANNE-MARIE (curieuse)

— Vous auriez dû courir après... je suis sûr qu'elle attendait que vous veniez la rechercher, la reconquérir... Les femmes adorent qu'on les supplie...

---

CÉDRIC (amer)

— Ben non ! Je suis resté debout devant la porte, les bras ballants pendant que ma gamine me faisait coucou de la main par la vitre arrière...

ANNE-MARIE (battante)

— Et depuis, vous n'avez rien fait, rien tenté ?

CÉDRIC (épuisé)

— Elle a pris un avocat... on va vendre la baraque... enfin, on va essayer... Y a plus personne qu'a les moyens d'acheter une baraque dans ce pays... Je me suis fait porter pâle... j'ai même plus envie d'aller au boulot... même plus envie d'aller au piquet de grève... Même plus envie de continuer à vivre...

ANNE-MARIE (inquiète)

— Non, Cédric... tout n'est pas perdu... Pensez à votre petite fille... comment s'appelle-t-elle ?

CÉDRIC (atone)

— Euh... Léandrine... c'est bizarre, comme prénom, vous ne trouvez pas ?

ANNE-MARIE (surprise)

— C'est original, mais... Léandrine... ça sonne bien... Elle est comment, blonde... petite... ?

CÉDRIC (ravi)

— Blonde comme sa mère... toute fine, toute en longueur, mais avec des joues toutes rondes... une petite poupée...

ANNE-MARIE (pro)

— Et elle a quel âge ?

CÉDRIC (détendu)

— Huit ans... enfin sept et demi... c'est l'enfant de l'âge mûr... Je sais bien qu'il faut être con pour faire un gosse passé quarante-cinq ans... mais Sylvie n'avait que trente-sept ans... alors... Et puis, on voulait une fille... pour changer... et puis, on ne se posait pas toutes ces questions à ce moment-là...

ANNE-MARIE (pro)

— Vous avez revu Léandrine ou Sylvie, depuis...

CÉDRIC (attristé)

— Non... Ni l'une ni l'autre... ni personne d'autre... pas même les garçons... peut-être qu'ils ont autre chose à faire... peut-être qu'ils pensent que je ne vau plus rien... d'ailleurs, ils n'ont pas tort.

ANNE-MARIE (conciliante)

— Non, Cédric ! Vous n'avez pas le droit de dire ça... Vous avez lutté pour arriver où vous en étiez avant la... catastrophe... Vous avez élevé une famille, construit une maison, offert un foyer douillet à tous... C'est juste une mauvaise passe... Tout le monde connaît une mauvaise passe, un jour ou l'autre... mais vous allez rebondir... vous devez rebondir... Vous avez les tripes, la volonté... il ne vous manque que la motivation... Et la motivation, ça doit être Léandrine... la petite main de Léandrine qui vous faisait coucou à la vitre arrière...

CÉDRIC (atone)

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Mon boulot qui m'échappe... ma femme qui m'échappe... ma maison qui m'échappe... mes enfants qui m'échappent... tout fout le camp...

ANNE-MARIE (enthousiaste)

— Pas du tout ! Au contraire... maintenant que vous avez fait le compte de tout ce qui risquait de vous manquer... relevez les manches... et rattrapez une à une toutes ces choses qui s'échappent...

[Silence]

---

ANNE-MARIE (motivante)

— Cédric ! Debout ! Prenez une bonne douche, rasez-vous, enfilez votre plus bel habit et repartez à la conquête de votre vie ! Vous êtes un Chevalier Blanc et Léandrine guette votre venue depuis le haut de sa tour... Sylvie aussi, j'en suis sûre... Vous m'entendez ?

CÉDRIC (inconsistant)

— Ouais, ouais... c'est joli, votre histoire... je prends mon épée et je casse la gueule aussi à Mittal et à mon banquier ?

ANNE-MARIE (au paroxysme)

— Si ça doit vous aider à tenir debout... pourquoi pas ? À un homme debout... rien ne résiste... Il suffit de vouloir et tout devient possible... Essayez, au moins, au lieu de rester terré dans votre fange à vous morfondre et à accuser le monde entier de vos malheurs... Debout ! À cœur vaillant, rien d'impossible...

CÉDRIC (moqueur)

— Vous êtes une spécialiste des moulins à vent et des châteaux en Espagne, non ?

ANNE-MARIE (exaspérée)

— Quoi ? Vous ne croyez pas en vous ? Il n'y a plus rien dans vos tripes ? On vous a coupé les...

CÉDRIC (bravement)

— OK, OK ! Je vais enfilez mon armure de chevalier blanc et attaquer le château de mon beau-père pour en tirer la Princesse Léandrine et peut-être la Princesse Sylvie, si elle veut bien me suivre...

ANNE-MARIE (trionphante)

— À la bonne heure ! Ça fait chaud au cœur d'entendre de tels mots ! Ami Cédric, vous êtes sur le bon chemin... ne le quittez plus...

CÉDRIC (chaleureux)

— Au revoir, Anne-Marie... Merci pour tout ! Vous m'avez bien aidé !

[Sonnerie occupée]

ANNE-MARIE (à la cantonade)

— Ouf ! J'ai bien cru que j'en sortirai pas... Faut dire que déjà, en temps ordinaire, c'est loin d'être un marrant... Mais là, maintenant que l'usine ferme... Il devient pénible... C'est pas que je l'aime pas, mais... un gros beauf... ça reste toujours un gros beauf... même déprimé...

UNE COLLÈGUE (intriguée)  
— Pourquoi, tu le connais ?

ANNE-MARIE (rigide)  
— Ben oui ! C'est le beau-père de ma fille ! Remarque... le gendre n'est pas vraiment mieux !

[Sonnerie]

ANNE-MARIE (pro)  
— Les affaires reprennent...

[Pause]

— SOS Nuit... Anne-Marie à votre écoute...

\*\*\*

C'était : « SOS Nuit »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

ANNE-MARIE : Suzy Le Blanc

CÉDRIC : Charles Ancé

COLLÈGUE : Maryse Colin

## TRANCHÉE DE VIE



*2014 ! Tout d'abord, bonne année ! Que tous vos vœux soient exaucés dans les plus brefs délais : amour, argent, boulot, santé et plein de sous au cas où ça ne s'arrangerait pas...*

*2014... 1914... J'ai beau me vanter d'être un homme libre et de n'avoir ni Dieu, ni maître, ni foi, ni patrie, je ne couperais pas à la commémo mondiale de la Grande Guerre du même nom. Alors, promis, vous n'entendrez ni le bruit du canon, ni celui des mitrailleuses, ni le cri déchirant des soldats tombés au champ d'honneur, fauchés par la mitraille... Non, rien de tout ça, juste deux poilus qui devisent au fond de leur tranchée.*

*Pour ce faire, j'ai adapté une anecdote garantie 100 % authentique, que j'ai déjà narrée dans un recueil de nouvelles. L'original se passe dans un stalag au fin fond de l'Allemagne en 1940... Mais qu'importe le lieu ou l'époque, les hommes restent des hommes... en toutes circonstances. Voici... Tranchée de vie...*

VICTOR (impatient)

— Eh oh ! C'est fini !

JEAN (endormi)

— Quoi ?

VICTOR (impatient)

— C'est fini ! Tu peux te déboucher les oreilles !

JEAN (après un temps d'arrêt)

— Ah oui ! Tu as raison ! C'est fini !

VICTOR (soufflant)

— Ouf ! Elle a été dure, celle-là ! Au moins trois heures ! J'en ai mal à l'estomac. Ça fait quelque chose, la cire dans les oreilles ?

JEAN (évasif)

— Non ! Pas vraiment ! Mais y a que la foi qui sauve ! Je supporte pas les explosions.

VICTOR (rigolard)

— Ben pote, t'es mal tombé !

JEAN (curieux)

— Et sans la cire, c'est comment ?

---

VICTOR (pragmatique)

— Assourdissant, bien sûr ! Qu'est-ce que tu crois ? Heureusement que c'est pas sur nous que ça tombe ! En plus du bruit, on aurait la fumée !

JEAN (calme)

— C'est sur les Épinoles et sur Sorny que ça tombe !

VICTOR (étonné)

— Oh ! T'en sais des choses, toi ! Même avec tes trucs dans les oreilles...

JEAN (pragmatique)

— Y a trois batteries de 75 à Sorny et deux de 155 aux Épinoles dans une casemate. C'est ça qu'ils canardent, les Boches. Tant qu'ils auront pas tout ratiboisé, ils nous ficheront la paix.

VICTOR (furieux)

— Qu'est-ce tu dégoises, là ? Tu sors d'où, toi ? T'arrives et tu sais tout ! T'es qui ?

JEAN (calme)

— T'excite pas ! Je sais tout ça parce qu'avant j'étais à l'arrière ! À l'État Major, si tu veux tout savoir !

---

VICTOR (interrogatif)

— À l'État Major ! Pourquoi t'es là ?

JEAN (amusé)

— Rapport à un Colon que j'ai fâché ! C'est teigneux, ces bêtes-là ! Tu peux pas savoir !

VICTOR (curieux)

— Raconte !

JEAN (rigolard)

— J'y ai piqué sa gisquette !

VICTOR (soufflé)

— Ah, j'comprends ! Piquer la femme du Colon...

JEAN (en larmes)

— Penses-tu ! C'était pas sa femme ! C'était la cantinière ! Mais disons qu'il venait la nuit pour un p'tit rab de dessert et que tout le monde était au courant ! Pas touche à la Madelon ! Chasse gardée du Colon ! Alors, quand il m'a trouvé dans le pieu avec la p'tite...

VICTOR (amusé)

— Sûr ! Ça a bardé pour ton matricule !

---

JEAN (nostalgique)

— C'est sûr ! Surtout qu'il a voulu me filer des coups de cravache,  
Le Terrible... mais...

VICTOR (curieux)

— Mais ?

JEAN (volubile)

— Ben... j'y ai fauché sa badine et j'lui en ai foutu deux trois  
coups dans la gueule... Légitime défense !

VICTOR (soufflé)

— Ben... Colon, quand même !

JEAN (stoïque)

— Ben, il avait pas l'uniforme, ce con... l'était déjà en chemise  
et en caleçon... en quidam, comme qui dirait... Alors... j'ai pas  
hésité ! Remarque... s'il avait été en uniforme... c'était le conseil  
de guerre... recta...

VICTOR (sentencieux)

— ...et douze balles dans le buffet... recta...

JEAN (calme)

— Ouais ! À l'aube !

---

[Silence]

JEAN (sur le même ton)

— Au lieu de ça, ils m'ont filé un paquetage... direction la campagne... les tranchées, les tits zozios et la mitraille...

VICTOR (amusé)

— Sûr ! C'est moins calme ! J'espère qu'elle valait le coup, la greluce !

JEAN (nostalgique)

— Ça ! Mamzelle Suzon ! Elle valait le détour ! Dommage que j'ai pas eu le temps d'approfondir le sujet... mais les premiers exercices étaient plutôt concluants, je dois dire... deux obus de 75 à l'avant et un cul de jument de brasseur à l'arrière... La volonté de bien faire et de l'ardeur à l'ouvrage... que demander de plus...

VICTOR (remué)

— C'est vrai que vu comme ça... ça donne plutôt envie... Il avait bon goût, ton Colon !

JEAN (riant)

— Dommage qu'il avait les mêmes que moi, ce con...

---

VICTOR (impatient)

— C'est pas tout ça... mais j'ai la dalle, moi... quand est-ce qu'on bouffe ?

JEAN (accablé)

— Bof ! Pour c'qu'il y a dans la gamelle !

VICTOR (rassurant)

— Faut pas se plaindre ! C'est presque chaud, c'est déjà ça !

JEAN (agacé)

— Des fayots... toujours des fayots... des fayots dans de l'eau tiède... Tu parles d'un bouiboui...

VICTOR (rigolard)

— Dimanche, y avait même de la viande !

JEAN (désabusé)

— T'es sûr ? C'était pas plutôt parce que les charançons se sont mis dans les fayots ?

VICTOR (pragmatique)

— T'exagères ! Le cuistot m'a dit qu'il y aurait des patates, bientôt !

JEAN (songeur)

— Tu vois... le plus chiant dans mes conneries avec le Colon... c'est d'avoir quitté l'arrière... Là, au moins, on bouffait ! Pas aussi bien qu'au mess, sûrement, mais quand même ! Les gradés, ils sont pas cons ! Ils se sont bien doutés que s'ils grossissaient et que les hommes maigrissaient, ce serait pas sain pour eux. Alors... une petite patate, une raclure de bœuf ou un os à moelle, une couenne de lard... et le poilu est content ! Ça et le Théâtre aux Armées... Quand t'as le moral... tu te poses moins de questions... Tu crois pas ?

VICTOR (entre deux eaux)

— Et toi... tu crois pas que tu devrais fermer ta grande gueule ? Il paraît qu'on fusille pas mal, en ce moment... Paraît qu'y en a qui casserait le moral des troupes... et ça non plus, c'est pas sain... Tu crois pas ?

JEAN (pragmatique)

— Oh ! Ce que j'en disais... je croyais que t'étais un mec sympa... pas con...

VICTOR (chuchotant)

— Quand même ! Y a des trucs qu'il vaut mieux pas dire et même des trucs qu'il vaut mieux pas entendre...

JEAN (guilleret)

— T'as raison, mon pote ! On est des bons soldats ! On est là pour ramener les Prussiens dans leur saleté de pays à coups de godillot dans le cul... Et on va le faire !

VICTOR (un peu crispé)

— N'en fais pas trop quand même... on risquerait de croire que t'es pas sincère...

JEAN (amusé)

— T'as raison, mon frère ! Et si on parlait d'autre chose ! Si on parlait de bouffe, pour changer...

VICTOR (sur le même ton)

— T'as raison ! T'es d'quel patelin ?

JEAN (calme)

— Niort !

VICTOR (curieux)

— C'est où ça ?

JEAN (paysan)

— Dans les deux-Chèèèèèvres ! Ouais, mon bon Mòssieur !

---

VICTOR (amusé)

— Ben mon gars... j'vois même pas où c'est !

JEAN (agacé)

— C'est vexant, quand même... C'est là qu'on fait le meilleur beurre...

VICTOR (tranchant)

— Ah non ! Le beurre... c'est en Normandie... pas ailleurs...

JEAN (grandiloquent)

— Et l'beurre des Charentes, alors... ben merde... elle est raide, celle-là !

VICTOR (amusé)

— Ils en vendent p't'être ben chez l'bougnat du coin... c'lui qu'a l'crayon sur une oreille et l'mégot sur l'autre... mais pas chez Fifine... Fifine, son beurre, elle l'achète qu'à Condé-sur-Vire, chez l'Père Grandin... jamais ailleurs !

JEAN (vexé)

— Toi, j'suis sûr qu't'es parigot !

---

VICTOR (trionphant)

— Un peu mon n'veu ! Du 15<sup>e</sup> même... Rue des Plantes... sur les fortifs... avec vue sur le cimetière de Montrouge... Ouais, mon gars... recta !

JEAN (grommelant)

— Ça m'étonne pas ! Finalement, toi aussi t'as une grande gueule... pas vrai ?

VICTOR (matois)

— Ouais, mon gars ! Mais moi... aucune chance de me faire pincer... J'sais quand il faut l'ouvrir et quand il faut la fermer...

JEAN (mi-figue mi-raisin)

— Mouais ! Peut-être...

VICTOR (amusé)

— Alors ! Tu m'as pas dit ! À part du beurre... on bouffe quoi dans ton pays de pécores ?

JEAN (lassé)

— On bouffe du beurre... des gâteaux au beurre... des tartines de beurre... des patates au beurre... et des huîtres... Ah oui... les huîtres de Marennes... tu peux pas dire que tu connais pas...

VICTOR (salivant)

— Si, j’connais pas ! Ah ! L’écailler de la rue d’Odessa ! Là... t’en bouffes à t’en faire péter la sous-ventrière... Et celui de la place du Havre, en face de Saint-Lazare... Molard, qu’il s’appelle... j’sais bien que ça fait dégueu... mais moi, ses mollards...

JEAN (rassuré)

— Et tu les bouffes avec quoi, tes huîtres?

VICTOR (gastronomique)

— Ah ! Nature ! Sans rien ! Tu comprends, y a en a qui rajoutent du citron... mais j’aime pas... Y a même des jean-foutre qui mettent du vinaigre et de l’échalote... mais ça tue le goût... l’huître, c’est comme la femme... si ça sent pas la mer... c’est pas naturel... et moi, j’aime le naturel...

JEAN (usant)

— Même pas une lichée de beurre ?

VICTOR (interloqué)

— Ben non ! On fout pas du beurre partout... nous... à part une noix sur l’entrecôte persillée chez l’Bossu d’la rue d’Alésia... histoire d’ajouter du moelleux...

JEAN (déçu)

— C'est tout ?

VICTOR (pragmatique)

— Ben ouais et sur les tartines le matin ! Ben, qu'est-ce tu veux foutre du beurre dans les pieds paquet du Sébastopol ou dans la soupe à l'oignon d'la place Clichy... Même dans le cochon grillé au Chien qui fume... ils en mettent pas... et pourtant au Chien qui fume... le cuistot, il a fait les Colonies et ça lui a tapé sur l'ciboulot, mais il met pas de beurre... Remarque... il pourrait essayer... j'lui dirai la prochaine fois...

JEAN (peiné)

— Tu dois pas t'ennuyer à Paris !

VICTOR (nostalgique)

— Faut pas croire ! J'suis pas tous les jours dehors... faut bien que j'bosse... j'prends à six heures tous les matins... alors, le temps de m'lever, d'becqueter un bout et d'rallier l'atelier... ça fait debout cinq plombes... Alors, forcément si je m'disperse trop la veille... y a du roulis et du tangage... et ça, l'tôlier, il aime pas trop. Non... mais une fois par mois, avec mon pote Tatave et mon conscrit Julot... on s'fait comme qui dirait la tournée des Grands Ducs... Un coup chez Fifine, un coup au Sébasto, un

coup à Pigalle... et puis, des fois on reste juste sur les quais à regarder passer les péniches... surtout celles qui viennent du nord... avec les petites poupées toutes blondes et toutes frisées. Celles-là, quand tu les siffles, elles t'font un sourire... et puis faut voir la gueule de leurs vieux quand tu leur dis : « Ik hou van je, missen »...

JEAN (amusé)

— C'est quoi, cette langue ?

— Du hollandais... à ce qu'il paraît... quoique j'ai jamais été sûr de la prononciation... Ni si elles comprenaient, non plus...

JEAN

— Ben mon vieux ! On en connaît des choses à Paris !

VICTOR

— Y a pas de Hollandaises dans les Deux-Sèvres ?

JEAN (amusé)

— Y a du beurre ! Tiens, en parlant de ça... y a la roulante qui fume !

VICTOR (trionphant)

— À la soupe !

---

(Puis, chantonnant...)

— C'est pas d'la soupe, c'est du rata... c'est pas d'la merde, mais ça viendra...

JEAN

— La vache ! C'est pas du pain... c'est du parpaing... C'est un coup à y laisser tes ratiches...

VICTOR

— C'est pas pour bouffer, c'est pour tremper dans la soupe...

JEAN

— Faudrait déjà le couper... j'ai essayé avec la baïonnette... j'lai tordue...

VICTOR

— C'est d'la camelote, ces trucs-là... j'espère que les Boches sont plus tendres que l'brignolet !

[Silence]

JEAN (rêveur)

— T'es fiancé, toi ?

---

VICTOR (dubitatif)

— Non ! Pas eu l'occasion ! Et puis, j'suis encore jeune... et toi ?

JEAN (enthousiaste)

— J'ai ma promesse... au pays... C'est ma marraine de guerre... Marie, qu'elle s'appelle... mais j'suis pas pressé de me mettre la corde au cou...

VICTOR (intéressé)

— Au moins, tu sais à qui écrire !

JEAN (conciliant)

— T'as même pas de marraine de guerre ?

VICTOR (triste)

— Non! Juste des copains qui sont au front... eux aussi... enfin... je crois... Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, comme on dit !

JEAN (trionphant)

— J'ai deux frangines si tu veux !

VICTOR (intéressé)

— Ben p't'être ! Elles ont quel âge ?

---

JEAN (vivace)

— Le même... dix-huit... elles sont jumelles !

VICTOR (claironnant)

— Deux pour le prix d'une ?

JEAN (évasif)

— Ah non ! Je pense pas qu'elles seraient d'accord !

VICTOR (dubitatif)

— Dommage ! C'est bien beau, ça ! Je choisis comment ?

JEAN (neutre)

— Elles se ressemblent pas ! Mais alors là... pas du tout...

VICTOR (interrogatif)

— Par exemple ?

[Petit silence]

JEAN (trionphant)

— Ben, c'est simple ! T'aimes bien les gros nichons ou les p'tits nichons ?

VICTOR (amusé)

— Ben, comme tout le monde ! J’aime bien quand ça remplit la main d’un honnête travailleur...

JEAN (enthousiaste)

— Alors... c’est la Jacqueline... parce que l’Henriette... elle a deux œufs au plat !

VICTOR (intrigué)

— Merde ! On est presque beaux-frères et on s’est même pas présentés ! Moi, c’est Victor... Victor Martin.

JEAN (solennel)

— Jean Pétraud... de Niort... En fait, j’habite Niort... mais j’suis né à côté de Paris...

VICTOR (intrigué)

— Ben où ?

JEAN (neutre)

— À Versailles... j’y suis resté quatre ans, je crois... mais je m’en souviens plus trop bien...

VICTOR (stupéfait)

— Moi aussi, j’suis né à Versailles ! Quelle rue ?

---

JEAN (après un silence)

— Attends... Ouais... ça me revient... rue Duplessis... au 12...  
à côté du marché...

VICTOR (stupéfait)

— Mais... c'est pas possible... Moi aussi... c'est là que j'habitais... au 12...

JEAN (pensif)

— Martin... Martin... Françoise Martin... ça te dit quelque chose ?

[Silence]

VICTOR (en retenue)

— Un peu ouais ! C'est ma mère !

JEAN (tout chose)

— Mais alors... mais alors...

VICTOR (agacé)

— Ben quoi ! Accouche !

JEAN (au comble de l'émotion)

— C'était ma nourrice ! Merde ! Totor ! On est frères de lait ! On a tété les mêmes tétines...

VICTOR (interdit)

— Ben ça alors ! Jeannot ! T'es le frangin qui s'est barré... j'm'en souviens... J't'ai cherché partout...

JEAN (larmoyant)

— Ben merde ! Moi aussi, j't'ai cherché... Et puis, j'ai cherché les nichons de la Françoise... Oh pardon...

VICTOR (futile)

— Laisse ! C'est normal ! Faut dire que la mère, de ce côté-là, elle est équipée...

JEAN (trionphant)

— Ben comme la Jacqueline ! Du coup...

VICTOR (à l'unisson)

— Du coup... j's'rai pas dépaysé !

[Ils trinquent avec leur quart]

\*\*\*

C'était : « Tranchée de vie »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

VICTOR : Charles Ancé

JEAN : Stephan Perret

## BIENVENUE SUR GANYMÈDE



*2014, Ça y est ! C'est fait ! On s'est habitué ! Espérons juste qu'elle sera au moins aussi bonne que 2013 et peut-être mieux ! L'important, c'est d'y croire.*

*En attendant de voir ce que nous réserve l'avenir immédiat, je vous ai concocté un petit voyage en banlieue... enfin, en banlieue de Jupiter, vous savez la belle étoile si brillante que les noctambules, comme moi, peuvent admirer quand le ciel est clair. 778 millions de kilomètres, c'est un peu loin pour y passer le week-end, mais pour ceux qui voudraient découvrir de nouveaux horizons, le dépaysement est garanti... Alors... soyez les bienvenus... sur Ganymède...*

\*\*\*

[Carillon d'aéroport]

SPEAKERINE ASTROPORT

— Arrivée du vol AF 083 en provenance de Mars... Bienvenue sur Ganymède... La température extérieure est de moins 167 degrés

Celsius... Les candidats à l'immigration sont priés de se présenter salle 152.

[Carillon d'aéroport]

VOYAGEUR (à la cantonade)

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

[Carillon d'aéroport]

SPEAKERINE ASTROPORT

— Arrivée du vol AF 083 en provenance de Mars... Bienvenue sur Ganymède... La température extérieure est de moins 167 degrés Celsius... Les candidats à l'immigration sont priés de se présenter salle 152.

[Carillon d'aéroport]

VOYAGEUR (à la cantonade)

— 152... c'est ça ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (à la cantonade)

— Les candidats à l'immigration... c'est par ici...

VOYAGEUR (stressé)

— C'est bien ici que je dois m'adresser ? Comme la dame a dit...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (impatiente)

— Vous êtes candidat à immigration ?

VOYAGEUR (inquiét)

— Tout à fait !

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (excédée)

— Alors, c'est bien ici... salle 152... Asseyez-vous !

VOYAGEUR (calmé)

— Merci ! J'ai pas mes bagages... il faudrait...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Plus tard, les bagages... après les formalités d'admission...

VOYAGEUR (stressé)

— Je ne voudrais pas qu'ils soient perdus ! Vous comprenez...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (rassurante)

— N'ayez crainte ! Vos bagages sont sous scellés en salle de quarantaine...

VOYAGEUR (paniqué)

— Mais pourquoi la quarantaine ? J'ai respecté toutes les consignes... je n'ai pas emporté de...

---

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Ne vous inquiétez pas ! Nous allons vérifier tout ça ensemble. Avez-vous vos papiers et votre carte de débarquement ?

VOYAGEUR (stressé)

— Euh... Euh... Oui... je les ai... dans ma sacoche... où est ma sacoche ? J'ai perdu ma sacoche... j'ai perdu ma sacoche... Il faut que je retourne...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (cassante)

— Asseyez-vous, Monsieur ! Nous allons les retrouver...

[Petit silence]

VOYAGEUR (paniqué)

— Non... je vous assure... il faut que...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pragmatique)

— C'est pas ça, votre sacoche ?

VOYAGEUR (paniqué)

— Quoi ? Où ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (agacée)

— Là ! À vos pieds ! C'est pas votre sacoche ?

---

VOYAGEUR (soulagé)

— Ah si ! Vous avez raison ! C'est bien ma sacoche ! Ouf, je croyais l'avoir perdue ! Tous mes souvenirs sont dedans... Vous comprenez ? Toute ma vie est dans cette sacoche... Cinquante ans de souvenirs... Cinquante ans de vie... Mes enfants... Mes chats... Mes chiens... Mes épouses... Mes certificats... Mes recommandations...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (accablée)

— Monsieur ! Calmez-vous ! Votre carte de débarquement, votre passeport, vos visas et votre clef de maintenance, s'il vous plaît...

VOYAGEUR (affairé)

— Alors... voilà mon passeport... les visas sont dans la couverture... enfin, je crois... Et ça, c'est la carte d'embarquement, n'est-ce pas ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— De débarquement, Monsieur, l'embarquement, c'était avant... au départ...

VOYAGEUR (sonné)

— Oui... oui... suis-je bête... de débarquement, bien sûr... et ça, c'est ma clef de maintenance... elle est à jour, mais les derniers tests sont grisés... on m'a dit que...

---

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Oui ! Ils seront confirmés après votre admission ! C'est la procédure standard pour les satellites joviens...

VOYAGEUR (ennuyé)

— Pourtant, sur Mars...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (sèche)

— Jupiter et ses satellites sont situés en zone solaire externe... pas en zone interne... Nous ne bénéficions pas des mesures allégées... Ici, toutes les procédures doivent être complètes... Il faudra vous habituer.

VOYAGEUR (mordant)

— La paperasse... toujours plus de paperasse...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (cassante)

— Pardon ?

VOYAGEUR (crânement)

— Non rien ! L'administration... ça restera toujours l'administration... pourquoi faire simple quand on peut faire...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (didactique)

— Monsieur, nous sommes presque au bout du monde, ici... Pour simplement poser une question à l'Organisation Centrale et

---

recevoir une réponse, il faut entre une heure et deux heures, à peu près. Si, par malheur, nous devons affronter un accident majeur nécessitant l'intervention de spécialistes terriens, il faudrait attendre entre dix-huit et vingt-quatre mois... Vous comprendrez aisément que nous soyons pointilleux sur toutes les procédures concernant la santé et la sécurité.

VOYAGEUR (lâchement)

— Je suis confus... je n'avais pas envisagé toutes les implications...

[Silence gêné]

VOYAGEUR (curieux)

— Serait-ce dire que nous ne sommes pas à l'abri d'une...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Rassurez-vous, Monsieur, nous avons les meilleurs spécialistes dans les domaines bioware, hardware et software... ici, sur Ganymède, bien sûr, mais aussi sur Callisto et Europe... Io est encore en zone expérimentale. Nous n'y maintenons pas de personnel permanent. C'est beaucoup trop instable !

[Silence]

---

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (grandiloquente)

— Il serait déraisonnable, pour ne pas dire criminel, de maintenir des millions de citoyens dans un environnement qui ne serait pas sécurisé. Le peuplement de la zone solaire externe est à ce prix.

VOYAGEUR (conciliant)

— Vous m'en voyez rassuré !

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Je vois que vous avez une certification de Chercheur-Trouveur... ça consiste en quoi ?

VOYAGEUR (amusé)

— Je cherche et je trouve... tout simplement...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (agacée)

— Soit ! Mais dans quel domaine ?

VOYAGEUR (grandiloquent)

— Dans tous les domaines... ab-so-lu-ment tous les domaines... Rien ne m'échappe... j'ai d'ailleurs été primé pour ça... vous voyez... la mention supplémentaire au chapitre 12.

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (dubitative)

— Oui ! Je vois bien ! Festival Interplanétaire des Chercheur-Trouveurs An 11... très beau diplôme et très belle barbe...

---

VOYAGEUR (pragmatique)

— Je l'ai fait couper pendant le voyage... histoire de commencer une nouvelle vie... Nouvelle planète... nouveaux amis... nouvel emploi... J'ai porté la barbe pendant trente ans... J'ai voulu changer...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (dubitative)

— Je vois ! Mais ça ne me dit toujours pas en quoi consiste cette certification...

VOYAGEUR (accablé)

— Mais enfin... ça n'a rien d'extraordinaire... nous sommes sûrement plusieurs milliers, peut-être plus pour ce job... ne me dites pas que...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pragmatique)

— Justement...

VOYAGEUR (pro)

— Vous avez GooWikiDotCom... je vais vous montrer...

[Long silence]

VOYAGEUR (affolé)

— Quoi ?

[Long silence]

VOYAGEUR (affolé)

— GooWikiDotCom... Vous savez ce que c'est quand même...

[Long silence]

VOYAGEUR (affolé)

— GooWikiDotCom... le grand réseau planétaire interconnecté...

[Long silence]

VOYAGEUR (accablé)

— Mon iCom est désactivé, sinon j'aurais pu vous faire une démonstration... Mais si vous me prêtez le vôtre...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Il n'est pas à moi, mais à l'administration portuaire.

VOYAGEUR (souriant)

— Oh ! Juste quelques minutes !

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (prudente)

— D'accord ! Quelques minutes, mais attention... pas de bêtise !

---

VOYAGEUR (conciliant)

— Rassurez-vous ! Je suis un professionnel...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Allez-y !

VOYAGEUR (étonné)

— Houlà ! Un écran physique... il y a au moins trente ans que je n'en ai pas vu !

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (curieuse)

— C'est-à-dire ?

VOYAGEUR (pragmatique)

— Il y a longtemps qu'on utilise la projection plasmétique, au lieu d'avoir ces gros machins sur le bureau... en plus, ça permet la vision 3D intégrale... alors qu'avec ça...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (sur la défensive)

— Mais ça marche très bien... Et contrairement à ce que vous pouvez penser, il n'est pas si vieux que ça... à peine deux années standard...

VOYAGEUR (pro)

— Mais c'est trop long... la iComm avance à pas de géant... pour être à la pointe de la technologie, il faudrait changer l'interface tous les mois, peut-être même toutes les semaines...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pragmatique)

— Peut-être, mais ici, c'est toutes les trois années standard... c'est comme ça... Maintenant, si vous me montriez en quoi consiste votre qualification.

VOYAGEUR (pro)

— Voilà ! Je vous explique...

[Long silence]

VOYAGEUR (désespéré)

— Zut ! C'est quoi, cet OS ? On accède comment à iPNet sur cet engin ? Drive vocal ou neuronal ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (rigolarde)

— Ben dites donc ! Pour un professionnel !

VOYAGEUR (sur la défensive)

— J'ai quand même besoin d'un minimum d'information...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (didactique)

— Voilà ! C'est ON ! Vous posez votre doigt en haut à gauche pour accéder à la nomenclature...

VOYAGEUR (pro)

— Oui, le menu...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (interloquée)

— On n'est pas au restaurant ! C'est une nomenclature...

VOYAGEUR (soumis)

— Bien ! Voyons donc cette nomenclature... mais vous n'avez pas de connexion sur iPNet ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (étonnée)

— De quoi parlez-vous ?

VOYAGEUR (stupéfait)

— Ben... iPNet... le réseau interplanétaire connecté... GooWikiDotCom... le grand réseau planétaire interconnecté... Vous savez... le service qui permet d'accéder à l'ensemble du savoir de tout l'univers...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (nette)

— Je ne connais pas !

VOYAGEUR (catastrophé)

— Mais enfin... comment faites-vous pour savoir... je ne sais pas... la période de rotation de Jupiter, par exemple...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (sans sourciller)

— 9 heures, 55 minutes et 27 secondes standard !

VOYAGEUR (déçu)

— Bon, d'accord... c'était trop facile... Euh... la date de Naissance de... Ray Bradbury, par exemple... vous savez, le grand poète terrien...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (tout net)

— 22 août 1920, mort le 5 juin 2012... mais il est surtout renommé pour ses romans.

VOYAGEUR (dégoûté)

— Bon, ça va ! Mais comment faites-vous lorsque vous ne connaissez pas la réponse à une question... ça doit bien arriver, non ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (enthousiaste)

— Oh bien sûr... hélas !

VOYAGEUR (impatient)

— Comment faites-vous ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pragmatique)

— Comme tout le monde, je consulte l'Encyclopédie Universelle... deuxième ligne dans la nomenclature... Elle est mise à jour régulièrement par un comité d'experts...

VOYAGEUR (rageur)

— Et si vous voulez connaître les événements qui se sont passés... le jour de votre naissance, par exemple...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (neutre)

— Il y a la collection complète de tous les TVcom depuis la création du service... septième ligne dans la nomenclature...

VOYAGEUR (illuminé)

— Et si vous voulez tout savoir sur... tiens... Madonna Revival... vous savez... la chanteuse réincarnée...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (dubitative)

— Pourquoi, Diable, voudrais-je tout savoir sur cette personne ? Il me suffit de savoir qu'elle chante, fort mal d'ailleurs, et que son agenda ne prévoit pas sa venue sur Ganymède dans l'immédiat.

VOYAGEUR (illuminé)

— Et sur votre voisin... sur votre collègue de bureau... sur je ne sais pas qui... vous devez bien avoir envie de...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (coupante)

— Non !

VOYAGEUR (déçu)

— Sur personne... de proche ou de lointain...

---

### PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (sentencieuse)

— Monsieur, je pense que vous venez d'un monde particulièrement pervers... Aucun Ganymédien... aucun Jovien ne pense un instant se renseigner sur son voisin, même s'il était la plus grande des crapules. La vie privée est sacrée... La vie est sacrée... Et nul ici ne songerait à inventer un tel outil capable de renseigner quiconque sur quiconque...

(Puis pro)

— Hormis Chercheur-trouveur, auriez-vous une autre qualification ?

### VOYAGEUR (dépité)

— Mais j'ai consacré toute ma vie à devenir le meilleur dans ma branche... Je n'ai eu ni le temps, ni les moyens d'apprendre autre chose...

### PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Peut-être avez-vous un hobby, une habilité quelconque qui ne ferait pas l'objet d'une qualification, mais pourrait se révéler utile à la société... Par exemple, nous avons eu un administrateur qui excellait dans la culture des légumes et des fruits... et même un technicien chimiste qui n'avait pas son pareil pour remettre en état les appareils ménagers...

VOYAGEUR (sinistre)

— Rien de tout cela, hélas ! Je n'ai ni aptitude, ni habilité particulière... Je me rends même compte que je serais bien gêné pour me servir de votre iComm... c'est un comble...

[Long silence]

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Il est également possible d'entrer dans un programme de formation. Nous avons un grand besoin d'exploitants miniers, tant sur les lunes joviennes que sur les anneaux de Saturne... C'est une qualification d'avenir à haute valeur ajoutée... des emplois très prisés et très bien rémunérés...

VOYAGEUR (dédaigneux)

— Je ne suis pas très habile avec les outils... Je risquerais fort d'y laisser une main ou deux avant même la fin du stage préliminaire...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (sentencieuse)

— Dans ce cas, Monsieur... l'Administration des Lunes Joviennes va vous offrir votre billet de retour vers la planète interne de votre choix.

VOYAGEUR (pragmatique)

— Ah bon ! Alors... Je vais retourner sur Mars ! J'y retrouverai peut-être mon ancien emploi... Ils semblaient désolés de mon départ...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Parfait ! Dans ce cas, je vous retiens une place sur la prochaine navette. En attendant, vous résidez dans les locaux de l'Autorité portuaire. Les chambres y sont un peu exigües, mais elles possèdent tout le confort. Bien entendu, vous serez consigné dans l'enceinte de l'astroport et vous ne pourrez vous rendre nulle part ailleurs. Le prochain vol direct pour Mars est prévu dans... neuf jours... mais il y a un vol vers Terre après-demain, si vous êtes pressé...

VOYAGEUR (apaisant)

— Non ! Neuf jours... je devrais pouvoir y survivre...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (neutre)

— Tout naturellement, l'Autorité Portuaire vous offre le gîte et le couvert... seules vos distractions ne sont pas comprises... il y a quatre salles multi-D, huit maisons de jeux, six cabarets et un nombre considérable d'établissements de loisirs. Tout est indiqué dans le document d'accueil.

VOYAGEUR (poli)

— Il me reste à vous remercier...

[Carillon d'aéroport]

SPEAKERINE ASTROPORT

— Par suite d'un mouvement de grève du personnel navigant, tous les vols vers les planètes internes sont suspendus jusqu'à la fin des négociations...

[Carillon d'aéroport]

VOYAGEUR (affolé)

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pragmatique)

— Que vous êtes notre invité pour un temps indéterminé...

VOYAGEUR (affolé)

— Mais... mais... ça va durer combien de temps ?

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Très difficile à dire... Les négociations sont parfois très courtes... un ou deux mois... mais parfois beaucoup plus...

en 68... ça a duré presque cinq années standards... le temps de réunir les différentes commissions... de se concerter... de répondre aux propositions... pensez donc... rien que les voyages entre Terre et Jupiter... Mais c'était exceptionnel... d'ordinaire, c'est plutôt entre trois et douze mois...

VOYAGEUR (terrorisé)

— Mais je ne vais pas rester enfermé ici des mois ou des années...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Malheureusement... sans qualification validée... je crains que vous n'ayez pas le choix...

VOYAGEUR (fâché)

— C'est inhumain... vous n'avez pas le droit...

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Vous pourriez accepter la formation d'exploitant minier et un engagement de sept ans à l'issue de votre qualification...

VOYAGEUR (à bout de nerfs)

— Et si les vols sont rétablis rapidement...

---

PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION (pro)

— Malheureusement... une fois l'engagement signé... Mais vous avez le choix...

[Carillon d'aéroport]

SPEAKERINE ASTROPORT

— Par suite d'un mouvement de grève du personnel navigant et du personnel au sol, tous les vols vers les planètes internes sont suspendus pour une durée indéterminée...

[Carillon d'aéroport]

VOYAGEUR (sanglotant)

— Oh non ! Si j'avais su ! Si j'avais su !

\*\*\*

C'était : « Bienvenue sur Ganymède»

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LA SPEAKERINE ASTROPORT : Maryse Colin

LE VOYAGEUR : Charles Ancé

LA PRÉPOSÉE À L'IMMIGRATION : Arielle Cristoflau



## LA CUVÉE DU PRÉSIDENT



*J'aime bien les bistrots ! On y fait des rencontres étranges, stupéfiantes... On y entend les plus belles histoires, on y goûte les plus belles philosophies et surtout, c'est l'endroit du monde où se côtoient les plus grands chefs d'État, ceux qui sauveraient le monde ou au moins le rendraient meilleur si on avait le courage de leur laisser les rênes des nations.*

*On peut y admirer la clairvoyance et l'instinct de ces génies de la politique incompris et dédaignés.*

*Ouais, j'aime bien les bistrots et les gens qui les hantent, même s'il est de plus en plus rare de pouvoir s'y délecter de la Cuvée du Président.*

\*\*\*

LE CLIENT (à la cantonade)

— Marcel ! Un grand verre !

LE PATRON (râleur)

— Tiens, v'là Casse-bonbons ! Je m'appelle pas Marcel... Moi, c'est Didier... j'te l'ai dit cent fois...

LE CLIENT (aviné)

— P't'être bien ! Mais tous les bistrots devraient s'appeler Marcel... Oups... ce s'rait plus simple...

LE PATRON (dans ses dents)

— Ouais ! On l'saura...

(Puis, plus haut)

— Un grand verre de vin, je suppose...

LE CLIENT (riant)

— Ouais Marcel ! Du vin rouge...

LE PATRON (agacé)

— Je sais... du rouge... parce que le blanc, c'est pour les mamans et le rosé, c'est pour les pédés... Tu l'as déjà dit !

LE CLIENT (trionphant)

— Parfaitement... Le rouge... c'est pour les hommes... les vrais... Les hommes qui bougent...

LE PATRON (à la cantonade)

— Et c'est reparti... Le bastringue aux souvenirs est en route...

LE CLIENT (fier)

— Parce que moi, j'ai bougé ! J'ai fait la guerre, moi ! Et pas dans les bureaux... J'étais au front, moi... Ouais, les gars... J'ai risqué ma vie... au service de la France !

LE PATRON (désabusé)

— Allez... vas-y ! Raconte-nous...

LE CLIENT (confidentiel)

— J't'ai déjà raconté que j'étais en Algérie ?

LE PATRON (distrain)

— Nooon ! Jamais ! Seulement quand t'es bourré...

LE CLIENT (grandiloquent)

— J'peux te montrer ! Tiens v'là mon livret militaire ! Tu vois bien que j'raconte pas des conneries ! Regarde c'qu'y a écrit là ! Médaille commémorative avec agrafe Sahara ! Tu vois ?

LE PATRON (résigné)

— Ouais... j'ai vu... avec agrafe Sahara... ouais... Mais en 63... elle était finie la guerre... non ?

LE CLIENT (ignorant l'interruption)

— Et là, regarde ce qu'il y a de marqué : « d'un esprit sain, sera regretté par ses chefs et camarades... signé Général Gilbert Cousin ».

LE PATRON (entre ses dents)

— « Un esprit sain » ! Ben, dis donc... c'était y a longtemps...

LE CLIENT (pas concerné)

— J'étais Chasseur Alpin, au 22<sup>e</sup> BCA ! J'étais à Courbet-Marine quand mon régiment a été dissous ! Mais ça ne m'a pas arrêté... J'étais venu pour défendre la grandeur de la France... et c'est là que j'ai rencontré le Général...

LE PATRON (pernicieux)

— De Gaulle ?

LE CLIENT (contrarié)

— Mais non ! Le Général Cousin... Trois étoiles, comme le Cognac... Et j'suis parti avec lui à Colomb-Béchar... J't'ai dit que j'étais à Colomb-Béchar ?

LE PATRON (distrain)

— Tu penses ! Seulement à chaque fois que t'es bourré...

---

LE CLIENT (didactique)

— J’suis sûr que tu sais même pas où c’est, Colomb-Béchar...

LE PATRON (pragmatique)

— Si ! En Algérie !

LE CLIENT (trionphant)

— Parfaitement ! En Algérie !

LE PATRON (sarcastique)

— Non ? Sans blague !

LE CLIENT (nostalgique)

— J’étais dans l’intendance... Intendant Général, qu’il était, le Cousin... C’est lui qui s’occupait de toutes les fournitures pour l’Algérie... Tout ! Les godasses, la bibine, l’essence, les fringues... Tout ! Et j’étais son homme de confiance !

LE PATRON (entre ses dents)

— Eh bien, ça explique pourquoi on a été virés...

LE CLIENT (aviné)

— Ça donne soif de parler ! Remets-moi la même chose ! Du rouge... parce que le blanc...

---

LE PATRON (agacé)

— Ouais ! On sait !

LE CLIENT (grandiloquent)

— Colomb-Béchar ! Tu connais pas, toi ? Cinquante degrés à l'ombre... quand il y a de l'ombre... Là-bas, l'homme qui ne boit pas est un homme mort ! Et attention... pas d'eau... l'eau, y a que les chameaux et les Berbères qui en boivent... et encore, les Berbères, ils la boivent pas pure... jamais... toujours avec du thé...

[Bruits de déglutition]

LE CLIENT (nostalgique)

— J'ai essayé... le thé... j'ai été malade... J'ai dégueulé tripes et boyaux pendant trois jours...

LE PATRON (agacé)

— Eh ! Oh ! Tu peux nous épargner les détails ! On a déjà connu les horreurs de la guerre...

LE CLIENT (sans transition)

— Ah ! La guerre ! J't'ai déjà dit que j'ai fait la Guerre d'Algérie ?

LE PATRON (moqueur)

— Oh ! Tu devrais peut-être freiner sur le pinard... Ça commence à faire des trous...

LE CLIENT (étonné)

— Des trous ? Où ça, des trous ?

LE PATRON (rigolard)

— Dans le truc que tu as entre les oreilles...

[Court silence]

LE CLIENT (inquiet)

— Qu'est-ce tu racontes ? Y a rien entre mes oreilles...

LE PATRON (in petto)

— C'est bien ce que j'disais... y a plus qu'un trou !

[Bruits de déglutition]

LE CLIENT (maussade)

— Eh Marcel ! Il est dégoue, ton pinard !

LE PATRON (pragmatique)

— C'est d'ordinaire... du 11,5°... c'est ce que t'as demandé... J'en ai du meilleur... J'en ai même du bon, si tu veux...

LE CLIENT (nostalgique)

— De toute façon... ça vaudra jamais le vin d'Algérie... Tiens... Même le... Bordeaux Supérieur... pourtant, c'est pas d'la gnognotte, le Bordeaux Supérieur... Eh ben... même le Bordeaux Supérieur, ça vaudra jamais le vin d'Algérie...

LE PATRON (concerné)

— J'en ai eu ! J'avais du Sidi Brahim, y a quelques années... Oh ! Il tapait dur... au moins 12,5°...

LE CLIENT (rigolard)

— Sidi Brahim... pinard pour touristes, ça... Moi, je te parle du vrai vin d'Algérie... Celui qu'était si épais que tu pouvais planter une cuillère dedans... Du Médéa... du Mascara... du Boulaouane...

LE PATRON (trionphant)

— Ah non ! Boulaouane, c'est au Maroc... J'connais... Chez Ahmed, avec le couscous, j'en prends toujours...

LE CLIENT (conciliant)

— P't'être bien ! Mais y avait du Boulaouane d'Algérie... sûr !

LE PATRON (entre ses dents)

— Ben voyons !

---

[Long silence]

LE CLIENT (stoïque)

— Et la Cuvée du Président... Ça, c'était le summum, ça... On buvait ça le dimanche après la messe...

LE PATRON (amusé)

— Parce que tu allais à la messe, toi...

LE CLIENT (vexé)

— Parfaitement, Monsieur... Tous les dimanches, je conduisais la femme de mon Général à la messe... Y avait que moi qui pouvais la conduire... et elle me donnait cinq francs... C'était quelque chose, cinq francs, à l'époque...

LE PATRON (amusé)

— D'accord ! Tu conduisais... mais tu fichais pas les pieds dans l'église...

LE CLIENT (pragmatique)

— Ben non ! Ça aurait pas été correct, vis-à-vis de mon Général. Remarque, il me faisait confiance... mais quand même...

LE PATRON (in petto)

— Je m'disais aussi !

---

LE CLIENT (nostalgique)

— Avec les cinq francs, j'allais casser la croûte au foyer troupe, je m'payais une bouteille... une p'tite sieste... et après, j'allais chez Fifine...

LE PATRON (dans le jeu)

— Chez les putes, quoi...

LE CLIENT (furieux)

— Ah non ! Ce serait salir la mémoire d'une grande Française qui savait, malgré l'adversité et l'éloignement, maintenir un morceau de France sur cette terre hostile ! Y avait pas de putes, chez Fifine... rien que des dames... élégantes et bien élevées... qui savaient se montrer agréables avec les vrais hommes...

LE PATRON (éloquent)

— Un phare de la civilisation illuminant ces contrées sauvages et désertiques... Qu'est-ce qu'il faut pas entendre !

LE CLIENT (pragmatique)

— Ta gueule ! J'ai soif !

(Puis braillant)

— « L'Algérie, même avec un fusil, c'était un beau pays, l'Algérie... »

---

LE PATRON (grondant)

— Oh, oh ! Tu te calmes !

LE CLIENT (vexé)

— Quoi ? T'aimes pas Serge Lama ?

LE PATRON (conciliant)

— Si, j'aime bien, mais là...

LE CLIENT (grandiloquent)

— Serge, c'est mon frère ! On est né le même jour... Il est né le 11 février comme moi... et on a eu un grave accident la même année... tous les deux...

LE PATRON (moqueur)

— En état d'ivresse ?

LE CLIENT (pragmatique)

— Et alors ! Ça change quoi ?

LE PATRON (conciliant)

— C'est pas mon affaire ! Tu vis ta vie comme tu veux...

LE CLIENT (nostalgique)

— Absolument ! Tiens, remets-moi un coup !

---

LE PATRON (protecteur)

— Oh ! Tu crois pas que tu as la dose, là ?

LE CLIENT (colère)

— Quoi ? Refus de vente ! Mais je vais immédiatement chercher un agent de la force publique ! Cet établissement est ouvert, tu es obligé de me servir !

LE PATRON (rigolard)

— Ben, mon vieux, je ne voudrais pas rater ça !

LE CLIENT (braillard)

— À boire, Tavernier ! À boire !

LE PATRON (conciliant)

— OK ! Mais c'est le dernier !

[Silence et déglutition]

LE CLIENT (nostalgique)

— Une fois, j'ai conduit un Général 4 étoiles... de Brébisson... le Gouverneur de la Place... C'était le gros manitou d'Algérie... Le Général de Brébisson...

LE PATRON (neutre)

— Quatre étoiles ! Mieux que le Cognac !

LE CLIENT (lyrique)

— Même que la veille, j'avais dormi sur un banc à trois pattes... j'm'étais cassé la gueule ! Mon intendant, il m'avait prévenu : « Attention, pas de conneries... Tu laves la bagnole... Tu te gares en bout de piste et tu attends... Quand il arrive... tu salues... tu prends sa valise, tu la mets dans le coffre, tu lui ouvres la portière arrière droite et tu nous emmènes au mess... et pas de conneries, sinon, c'est la tôle à la Légion... »...

[Long silence]

LE CLIENT (nostalgique)

— La bagnole était crade... j'avais pas mis les fanions, ni les étoiles... J'avais un putain de mal au crâne... J'ai entendu l'avion arriver... trompettes, salut... re-trompettes... J'ai entendu le coffre qui s'ouvrait et mes deux gus qui grimpaient à l'arrière... J'ai démarré... et là... les motards de l'escorte... bing... un dans le fossé à droite... bing... un dans le fossé à gauche... Le Général, il a demandé : « Il a jamais roulé en escorte, ton chauffeur ? » Et mon intendant lui a répondu : « C'est pas vraiment un chauffeur, c'est mon secrétaire. »

---

LE PATRON (trionphant)

— Et t'as fini au gnouf !

LE CLIENT (distract)

— Non ! J'leur ai raconté l'histoire du banc à trois pattes... et ils ont rigolé...

[Silence]

LE PATRON (neutre)

— Tiens, c'est pour toi !

LE CLIENT (étonné)

— C'est quoi, cette bouteille ?

LE PATRON (amusé)

— C'est le bonhomme au bout du bar qui te l'offre...

LE CLIENT (curieux)

— Qui ça ? Le vieux, là-bas ?

LE PATRON (rigolard)

— Ouais ! Il dit qu'il faisait partie du FLN pendant la guerre... et qu'il aime bien les soldats comme toi...

---

LE CLIENT (à la cantonade)

— Merci mon frère... ça me va droit au cœur...

[Silence]

LE CLIENT (stupéfait)

— Ben merde, alors ! T'as vu c'que c'est ? La Cuvée du Président !

(Puis, à la cantonade)

— Merci mon frère... t'es mon crouillat... t'es mon frère... Ah ben... il est barré... Tant pis, on va la boire à sa santé !

LE PATRON (prudent)

— Tu ne crois pas que ce serait mieux, si tu attendais d'être chez toi pour la déguster tranquillement... Ce serait dommage de ne pas prendre le temps d'apprécier ce nectar...

LE CLIENT (hésitant)

— Ouais ! Mais j'ai pas envie d'être chez moi... Chez moi, je suis tout seul... y a personne chez moi... Y a que moi ! Tu sais... je vais te dire un secret... c'est pas parce que j'apprécie particulièrement ton bistrot que je viens chez toi... remarque, il est bien, ton bistrot... propre, bien tenu... Les chiottes impeccables... rien à dire...

LE PATRON (satisfait)

— Merci ! Merci !

LE CLIENT (pragmatique)

— Non ! C'est normal... quand ça va mal, je l'dis... mais quand c'est bien, je l'dis aussi... Où j'en étais, moi ?

LE PATRON (neutre)

— Tu parlais de mon bistrot.

LE CLIENT (illuminé)

— Ah ouais ! J'te disais que si j'viens chez toi, c'est pas pour tes beaux yeux ou pour ton pinard... c'est juste pour la compagnie... Tu vois, s'il me restait un copain, un seul qui voulait bien discuter avec moi... et p't'être boire un p'tit coup... j's'rais pas obligé de venir ici... Je resterais tranquillement chez moi à discuter avec mon pote... On s'racontrait nos histoires, notre jeunesse, les conneries qu'on aurait fait ensemble, on s'appellerait les copains qu'on avait avant, les bringues, les rigolades... p't'être même les blessures ou les chagrins... Tu vois, Marcel... ça tient à pas grand-chose... Des potes, j'en ai eu des centaines... j'ai même eu des amis... enfin, je crois... et là... j'suis tout seul ! Alors, qu'est-ce qui me reste, à part discuter avec toi... T'es mon pote, Marcel, mon seul pote... C'est quand même con que tu me supportes pas...

---

LE PATRON (pragmatique)

— Allez, vieux... va dormir... demain, il fera jour... Je vais pas tarder à fermer.

LE CLIENT (ragaillardi)

— Ouais, t'as raison, mon pote ! Tu permets que je t'appelle mon pote ?

LE PATRON (désabusé)

— Bof ! Si ça peut te faire plaisir...

[Silence]

LE CLIENT (trionphant)

— Garde la bouteille ! Demain, quand je viendrai... au lieu de ton picrate dégueu... tu me serviras... la Cuvée du Président !

\*\*\*

C'était : « La cuvée du Président »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LE CLIENT : Sylvain Asselot

LE PATRON : Daniel Conrad

Et un grand merci à mon ami Dan, mon ami de quarante ans, qui m'a fortement inspiré...



## LE MINISTÈRE



*En regardant le jeu des chaises musicales début avril, il m'est venu une idée : et si un ministère disparaissait ! Ne riez pas, c'est déjà arrivé ! Le ministère de la Guerre devenu inutile pour cause de paix, le ministère de la Marine, par manque de bateaux, je suppose. Ils ont même supprimé le ministère du Temps Libre. Et pourtant... avec 9 % de chômage...*

*C'est pour ça que j'ai décidé de faire un sort au ministère du Travail qui sera bientôt aussi obsolète que celui de la Guerre.*

*Vous avez dit surréaliste ?*

\*\*\*

LE FONCTIONNAIRE (paniqué)

— Ben, c'est quoi, ça ?

[Silence]

— Oh ! Oh ! Y a quelqu'un ?

[Silence]

— Ben, c'est pas possible ! Ils sont passés où ?

[Silence]

— On me l'aurait dit si on avait déménagé... quand même... quoique !

[Silence]

— Non ! J'ai eu Georges au téléphone il y a quelques mois... Il me l'aurait dit... quand même ! Y a quelqu'un ?

[Silence]

— Ça disparaît pas, d'habitude, les fonctionnaires ! Surtout en France !

[Silence]

— Oh ! Oh ! Si c'est une blague, elle est pas drôle !

LE SQUATTEUR (geignard)

— Eh ! C'est quoi, ce vacarme ? Vous pouvez pas laisser dormir les braves gens ? C'est quoi, ce cirque, à l'aube ?

LE FONCTIONNAIRE (stupéfait)

— À l'aube ! Ben, dis donc ! Il est neuf heures passées !

LE SQUATTEUR (ensommeillé)

— C'est bien ce que je disais !

---

LE FONCTIONNAIRE (inquisiteur)

— Vous êtes qui, vous ?

LE SQUATTEUR (neutre)

— Et vous ? Vous êtes qui ?

LE FONCTIONNAIRE (fort de son droit)

— Moi, je travaille ici !

LE SQUATTEUR (sourdement)

— Eh ben, moi, j’y dors ! Alors, bonne nuit !

LE FONCTIONNAIRE (brutalement)

— Oh, oh ! C’est quoi là ! On ne dort pas, ici... on travaille...

[Éclat de rire du SQUATTEUR]

LE SQUATTEUR (rigolard)

— T’es un marrant, toi ! On travaille... Ah ouais ! J’ai compris la blague... c’est à cause du ministère... Super, mon pote ! J’la raconterai ce soir... elle est trop bonne !

LE FONCTIONNAIRE (sérieux)

— Et où ils sont, les autres ?

LE SQUATTEUR (agacé)

— Quels autres ?

LE FONCTIONNAIRE (atterré)

— Ben, les autres, quoi ! Tous les autres !

LE SQUATTEUR (perdu)

— Mais de quoi tu me parles, là ?

LE FONCTIONNAIRE (agacé)

— Ben, les autres fonctionnaires... Les titulaires... les contractuels... les secrétaires, les rapporteurs, le chef de bureau... le sous-directeur... Les autres, quoi !

[Très long silence]

LE SQUATTEUR (didactique)

— Tu sors d'où, mon pote ?

LE FONCTIONNAIRE (intrigué)

— Ben... j'étais en maladie... dépression sévère qu'il a dit, le toubib... Burn out... trop de pression... trop de boulot... Trop d'heures...

[Éclat de rire du SQUATTEUR]

LE SQUATTEUR (rigolard)

— C'est pas vrai ! Mais t'étais où ? En cure de sommeil ? Chez les barjos ?

LE FONCTIONNAIRE (vexé)

— Ben non ! Mon toubib avait prescrit du repos et de l'isolement... alors, je suis parti chez mon frère qui élève des chèvres dans le Larzac... Vous connaissez le Larzac ?

LE SQUATTEUR (perdu)

— Euh ! Ouais ! Mai je vois pas le rapport...

LE FONCTIONNAIRE (sur sa lancée)

— Une alimentation saine... levé avec le soleil, couché avec les poules... pas de journaux... pas de télé... Juste les chèvres... et Proust. J'avais jamais eu le temps de lire Proust... vous avez lu... À la recherche du temps perdu ? Faut avoir du temps... mais ça vaut le coup... J'ai lu Guerre et Paix aussi... Pas trop aimé... trop de violence... Pas bon pour ce que j'avais...

[Silence]

LE FONCTIONNAIRE (toujours)

— Et là, je reviens pour remettre le compteur à zéro. Parce que dans l'administration, si tu es malade plus de six mois, tu perds un tas de primes... Remarque, même si c'est moins de six mois... Il y a quand même la prime d'assiduité et les tickets de cantine qui sautent... Ça fait déjà pas mal !

LE SQUATTEUR (mi-figue mi-raisin)

— Je compatis !

---

LE FONCTIONNAIRE (sur son nuage)

— Mais... j'ai pris rendez-vous chez le toubib pour vendredi...

[Très long silence]

LE FONCTIONNAIRE (revenant à la réalité)

— Où ils sont, les collègues ? En réunion ?

LE SQUATTEUR (hésitant)

— Bon ! Je vois... je vais t'expliquer...

LE FONCTIONNAIRE (inquiét)

— Vous allez m'expliquer quoi ?

LE SQUATTEUR (après une longue respiration)

— Voilà ! Tu es quand même au courant qu'il y a eu un remaniement...

LE FONCTIONNAIRE (trionphant)

— Ouais ! Valls a succédé à Héraut ! Et Rebsamen est arrivé au ministère...

[Silence]

LE SQUATTEUR (désabusé)

— Ouais ! Ça, c'était il y a longtemps...

---

LE FONCTIONNAIRE (stupéfait)

— Quoi ? Y a eu un autre remaniement ?

LE SQUATTEUR (pragmatique)

— Non ! Deux !

LE FONCTIONNAIRE (catastrophé)

— Deux !

LE SQUATTEUR (didactique)

— Suite à la chute de Valls, il y a eu des élections... la Droite est arrivée en tête, bien entendu, et Copé s'est retrouvé à Matignon...

LE FONCTIONNAIRE (catastrophé)

— Copé ! Premier Ministre ! Mon Dieu ! Et qui au Travail ?

LE SQUATTEUR (vague)

— Au ministère du Travail ? Je ne m'en souviens plus !

[Silence]

LE SQUATTEUR (excité)

— Il y a eu un tel bazar... que Copé a démissionné et là... plus personne voulait y aller... ni de Droite, ni de Gauche... On se serait cru en Belgique...

LE FONCTIONNAIRE (stupéfait)

— Et alors ?

LE SQUATTEUR (didactique)

— Ben alors, au moment où Hollande allait faire appel à Marine, Lang a accepté...

LE FONCTIONNAIRE (délirant)

— Euh Lang... Jack Lang ?

LE SQUATTEUR (pragmatique)

— Lui-même ! Il a proposé à Hollande un gouvernement de crise hyper-concentré, composé de cinq ministres seulement !

LE FONCTIONNAIRE (assassiné)

— Cinq ministres, c'est tout ! Et combien de secrétaires d'État ?

LE SQUATTEUR (historique)

— Juste cinq ministres... pas de secrétaires d'État... et juste les ministères qui comptent : Intérieur, Justice, Santé, Économie, Finances, Affaires étrangères, Défense. Lang, en plus de Matignon, a pris l'Éducation Nationale, Jeunesse et Sports et la Culture, bien entendu !

LE FONCTIONNAIRE (catastrophé)

— Ben... et le ministère du Travail ?

LE SQUATTEUR (pragmatique)

— Supprimé ! De toute façon, il n’y a plus de travail... L’Outremer, supprimé, les Territoires ont demandé leur indépendance... Les Anciens Combattants, supprimé... L’Agriculture, supprimé... L’Écologie, pareil...

[Silence]

LE FONCTIONNAIRE (atterré)

— Et c’est qui, les ministres ?

LE SQUATTEUR (goguenard)

— Sarko a pris l’Intérieur et la Justice... Il était temps, avec quatorze mises en examen, ça devenait chaud... On a nommé Michel Cymes à la Santé... il fait rigoler l’hémicycle. Du coup, tous les députés sont là pour les questions au Gouvernement... De Villepin s’est arrogé les Affaires étrangères. On a rappelé Rocard pour l’Économie et Serge Dassault pour la Défense. On ne comprend pas trop ce qu’ils racontent, mais, au moins, on est sûr qu’ils savent de quoi ils parlent.

---

LE FONCTIONNAIRE (au bout du rouleau)

— Ben, dis donc ! Ben, dis donc ! Vivement que je retombe malade ! Je vais peut-être avancer mon rendez-vous chez le toubib...

[Silence]

LE FONCTIONNAIRE (reprenant vie)

— Ça n'explique pas où sont mes collègues.

LE SQUATTEUR (neutre)

— Depuis la suppression du ministère, ils se sont mis en grève illimitée. L'Intersyndicale occupe les locaux pour empêcher l'administration de délocaliser l'outil de travail. Un piquet de grève interdit l'accès au bâtiment...

LE FONCTIONNAIRE (interloqué)

— Mais je n'ai vu personne ! Je suis entré sans problème...

LE SQUATTEUR (neutre)

— C'est normal ! C'est parce que les piquets de grève, vexés de ne pas avoir été délogés par les forces de l'ordre, ont décidé de se mettre en grève illimitée. Du coup, l'Intersyndicale a décidé de ne plus protéger l'outil de travail.

LE FONCTIONNAIRE (curieux)

— Mais vous ? Vous faites partie du syndicat ou du piquet de grève ?

LE SQUATTEUR (souriant)

— Ni l'un, ni l'autre ! Moi, je fais partie du mouvement « Libérons les espaces libres ! ». Nous occupons tous les locaux ministériels inoccupés, nous les réhabilitons et nous les mettons à la disposition des sans-abris et des mal-logés.

LE FONCTIONNAIRE (goguenard)

— Ça n'a pas l'air tellement occupé, ici... Pourtant, il y a de la place !

LE SQUATTEUR (pragmatique)

— T'inquiète pas ! Ça va venir. Un des architectes libérés par la suppression du ministère de l'Aménagement du Territoire est en train de faire les plans de réhabilitation de l'Hôtel du Chatelet. C'est déjà bien avancé ! Avant la fin de l'année, on devrait loger une trentaine de familles ici.

LE FONCTIONNAIRE (administratif)

— Mais qui coordonne tout ça ?

LE SQUATTEUR (du tac au tac)

— Le ministère du Logement et de la Solidarité.

---

LE FONCTIONNAIRE (interrogatif)

— Ben ! Il a pas été supprimé, celui-là ?

LE SQUATTEUR (pragmatique)

— Si, bien sûr ! Mais Cécile Duflot a décidé de s'en occuper quand même, avec Martin Hirsch et Emmanuelle Béart. Ils se sont tous installés à l'Hôtel de Castrie, dans les locaux du ministère. Ce sont eux qui coordonnent l'occupation des espaces libres.

LE FONCTIONNAIRE (débordé)

— Mais c'est complètement fou ! C'est...

LE SQUATTEUR (coupant)

— Surréaliste... c'est ça !

LE FONCTIONNAIRE (badin)

— Faut que je me remette les idées en place, moi ! Je boirais bien un petit café ! Ça vous dit ?

LE SQUATTEUR (désolé)

— Pas ici, en tout cas ! Tous les distributeurs ont été réquisitionnés par le ministère de l'Agriculture.

LE FONCTIONNAIRE (sonné)

— Je comprends pas ! Il n'a pas été supprimé aussi ?

---

LE SQUATTEUR (didactique)

— Oui, t’as raison ! Mais José Bovet s’en occupe... enfin... tu m’as compris, quoi... il occupe le ministère. C’est lui qui coordonne les dons alimentaires, les invendus, les excédents de production et les distributeurs. Michel-Édouard Leclerc lui file un coup de main. Y a aussi Bernard Kouchner qui est dans le truc, au niveau européen... Tout ce qui concerne la bouffe et la bibine à redistribuer, ça passe par eux... Au début, les Restos du cœur, Caritas, l’Armée du Salut et le Secours Populaire ont un peu râlé... et puis, finalement, Martin Hirsch leur a tout expliqué... ils ont signé la charte des mal-nourris et depuis... les nécessiteux n’ont jamais aussi bien bouffé.

LE FONCTIONNAIRE (ému)

— C’est un kolkhoze !

LE SQUATTEUR (pragmatique)

— C’est vrai que ça vous a un petit côté soviétique... mais ça marche pas trop mal... Le gouvernement fait de la politique et le peuple... s’occupe de l’intendance...

LE FONCTIONNAIRE (intrigué)

— Mais d’où vient l’argent ?

[Silence gêné]

LE SQUATTEUR (mezza voce)

— C'est le boulot du ministère du Développement durable... Disons que toutes les entreprises supposées avoir versé des pots-de-vin pour obtenir des marchés publics ont été... invitées... à poursuivre leurs efforts de générosité... À la tête du ministère, il y a le juge Gentil et le juge Van Ruymbeke... Ils connaissent des mots convaincants...

[Silence]

LE SQUATTEUR (plus haut)

— Et si on ajoute les petites caisses noires qui traînaient un peu partout dans les services...

LE FONCTIONNAIRE (outré)

— Je ne vous permets pas...

LE SQUATTEUR (patelin)

— Allons ! Ne me dis pas que tu ne t'es jamais demandé comment étaient payés les soi-disant séminaires de développement personnel, les voyages d'études au Moyen-Orient ou aux États-Unis... ou même qui payait les machines à café et les cadeaux de Noël...

LE FONCTIONNAIRE (dubitatif)

— Les cadeaux de Noël... c'est pas le CE ?

---

LE SQUATTEUR (rigolard)

— Peut-être... peut-être pas... qui sait...

[Silence gêné]

LE FONCTIONNAIRE (désabusé)

— Bon ! C'est bien beau, tout ça... mais moi... je fais quoi, maintenant ?

LE SQUATTEUR (pragmatique)

— Tu as le choix entre gréviste... piquet de grève en grève... À moins que tu fasses partie de l'Intersyndicale...

LE FONCTIONNAIRE (attristé)

— C'est terrible ! Dans toute ma carrière, je n'ai jamais été en grève... à part pour les mots d'ordre nationaux, bien entendu... Là... on n'a pas le choix... Même les gardiens et les concierges sont en grève dans ces cas-là, alors...

[Silence]

LE FONCTIONNAIRE (inquiet)

— Et les ministres, ils en ont fait quoi ?

---

LE SQUATTEUR (rigolard)

— Oh, t'inquiète pas pour eux ! Ils ont repris leur fauteuil de député ou de sénateur... et puis, ils auront quand même leur retraite de ministre, comme les autres... Les hommes politiques... c'est comme les chats, ils ont neuf vies et ils retombent toujours sur leurs pattes...

LE FONCTIONNAIRE (nostalgique)

— J'aimais bien mon ministre... sympa, souriant... forcément un gars élevé au Bourgogne aligoté et à la crème de cassis...

LE SQUATTEUR (narquois)

— Et à la moutarde...

[Silence gêné]

LE FONCTIONNAIRE (désabusé)

— Je crois que je vais aller voir mon toubib et lui demander de m'arrêter six mois de plus... tant pis pour la prime d'assiduité...

LE SQUATTEUR (brusque)

— Attention ! C'est plus comme avant ! Tu es une personne sans emploi, maintenant... donc tu es entièrement pris en charge par le ministère de la Solidarité.

LE FONCTIONNAIRE (réjoui)

— Ah ben tant mieux !

LE SQUATTEUR (didactique)

— Il faut que tu te rendes à l'hôpital le plus proche de ton domicile pour constituer un dossier d'assistance sociale. On t'attribuera un médecin en fonction de ton état de santé et de la proximité géographique. Ensuite, le comité de solidarité de ton quartier demandera un rendez-vous à ce médecin...

LE FONCTIONNAIRE (affolé)

— Et ce sera long ?

LE SQUATTEUR (dubitatif)

— Ça dépend... tu habites Neuilly ?

LE FONCTIONNAIRE (effrayé)

— Non ! le 20<sup>e</sup> !

LE SQUATTEUR (narquois)

— Et t'as quel âge ?

LE FONCTIONNAIRE (instantané)

— Pas loin de cinquante !

---

LE SQUATTEUR (sentencieux)

— Alors là, mon pote... tu veux un conseil...

LE FONCTIONNAIRE (catastrophé)

— Quoi ? Quel conseil ?

LE SQUATTEUR (atone)

— Mets-toi en grève... et oublie ton congé maladie... Tu vivras jamais assez vieux pour voir un toubib...

\*\*\*

C'était : « Le ministère »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

LE FONCTIONNAIRE : Philippe Mitre

LE SQUATTEUR : Charles Ancé

## L'ESTHÉTICIENNE



*Quoi de plus rassurant, de plus vivifiant, de plus sincère, de plus amusant que le babil d'une coiffeuse... mieux, d'une esthéticienne... Loin de moi l'idée de mépriser ou même de dévaloriser le métier de ces charmantes demoiselles... Au contraire, j'admire cette faculté inouïe d'entretenir une conversation, bien souvent à sens unique, avec sa cliente malgré le bruit du séchoir et l'état inconfortable de ladite cliente.*

*J'en ai choisi une, au hasard... et je la trouve tout bonnement merveilleuse de candeur !*

\*\*\*

CYNTHIA (volubile)

— Voilà, Madame Louise ! C'est en place... ne bougez surtout pas... Je vous ai fait un masque à base d'argile blanche... L'argile blanche, c'est celle qu'on utilise pour faire la porcelaine de Limoges... C'est pour dire... J'ai ajouté du concombre et des

fleurs d'aloès... C'est très bon pour la peau... l'argile raffermi, le concombre assouplit et l'aloès draine les mauvaises cellules... Après ça, vous paraîtrez vingt ans de moins... Vos copines du bridge ne vont plus vous reconnaître... Vous allez toujours au bridge ? Moi, j'aimerais bien apprendre le bridge... il paraît que c'est formidable, comme jeu... mais qu'il faut être très intelligent pour jouer...

[Silence]

Ah, l'intelligence ! Jimmy me dit tout le temps : « Toi, t'es pas bête, mais tu seras jamais intelligente ! » Jimmy, c'est mon copain, je vous en ai déjà parlé, non ? Lui, il est intelligent ! Il a eu son bac à dix-sept ans et il a fait trois ans de médecine. Bon, il a pas continué parce que sa mère est tombée malade...

[Petit rire]

C'est bête, hein, qu'il ait pas continué... il aurait pu soigner sa mère...

[Petit rire]

Je suis méchante, hein ! Je l'aime pas, sa mère ! Faut dire que

---

c'est elle qui a commencé... Elle voulait autre chose pour son fils... « Autre chose » ! C'est comme ça qu'elle dit ! Elle voulait une de la haute peut-être ou une docteur ou une mannequin... Mais mon Jimmy, c'est moi qu'il a choisie... Remarquez, même si je suis pas intelligente... au point de vue corps... je vau un mannequin... Eh ! 90-62-85... et rien que du naturel... Ça... les garçons, ils savent tout de suite reconnaître... Il y en a une paire qui voudrait bien... mais moi, c'est Jimmy !

[Silence]

Vous avez des enfants, vous aussi ? Ah oui ! Vous m'en avez parlé... Un garçon et une fille... le garçon est ingénieur naval et la fille est professeur de latin... C'est marrant, le latin... J'croyais qu'il y avait que les curés qui le parlaient ! Dites... vous croyez que tous les mômes qui apprennent le latin à l'école vont tous devenir curés ?

[Petit rire]

Non ! Quand même ! Apprendre une langue morte... Non... non... ne bougez pas... le masque va craquer...

[Silence]

---

Bah ! Une langue morte, c'est dégoûtant... Quoique... j'aime bien la langue de veau avec une sauce aux cornichons et des câpres... C'est bon ! Vous n'aimez pas ? Non ! Ne bougez pas ! Ça doit être bien, aussi, ingénieur naval... construire des bateaux de croisière avec les restaurants, les salles de bal, le pont promenade, les piscines... et la grande salle de spectacle... Qu'est-ce que je donnerais pas pour faire une croisière ! Mais bon ! Mon Jimmy, il aime pas les bateaux... Il dit qu'il a le mal de mer ! En plus, il aime pas les restaurants, il aime pas la piscine, il aime pas les spectacles non plus... alors... Eh ben, j'irai toute seule en croisière... ou avec une copine... ou peut-être bien que j'irai pas... tant pis... J'l'aime bien, mon Jimmy... mais faut reconnaître, que des fois...

(Chuchotant)

Remarquez... c'est un bon coup... ça compense ! Et puis... on a beau dire... mais c'est une chose qui compte dans la vie... Vous ne croyez pas ?

[Petit rire]

Oh quand même ! Qu'est-ce que vous allez penser de moi, Madame Louise !

[Petit rire]

---

Mais je suis sûre que vous avez été une coquine, vous aussi, quand vous étiez jeune ! Non ! Bougez pas ! Bougez pas ! Quand on a des jambes comme les vôtres... c'est qu'on a fait retourner pas mal de messieurs... Ne me le dites pas... je le sens...

[Silence]

Ah, Madame Louise... nous, les femmes, nous avons un tel pouvoir ! Qu'est-ce qu'on aurait besoin d'intelligence, quand on est bien foutue ! Nous avons bien mieux que ça ! Vous croyez pas ?

## PLUS TARD...

CYNTHIA (volubile)

— Voilà, Madame Louise, votre masque est prêt ! Surtout, ne bougez plus ! Vous êtes bien, là ?

[Silence]

J'ai rajouté des pétales de roses rouges finement hachées pour rosir un peu votre teint. Je vous trouve un peu pâlichonne, depuis que vous êtes ici.

[Silence]

---

Remarquez, c'est pas trop mal ici ! Beaucoup d'espace, une belle vue sur les collines... Ça doit être bien la terrasse en été...

[Silence]

Quand même... ça doit vous changer de votre bel appartement en centre-ville ! Bon ! C'est sûr... c'est moins bruyant ! Mais c'est pas pareil que quand on est chez soi... Remarquez, c'est peut-être mieux... en cas de... malheur...

[Silence]

Oh là là ! Tous vos beaux meubles... et vos tapis... et votre grande horloge... Je l'aimais bien, votre horloge... Vous en avez fait quoi ? Non, non ! Bougez pas, surtout !

[Silence]

Je suppose que c'est vos enfants... forcément... Ben, c'est sûr... c'était un peu vieillot, tout ça ! Non ! Madame Louise, surtout, ne bougez pas ! Sinon... ça va fissurer ! Et puis après, c'est fichu... tout est à recommencer... et puis la directrice va râler si j'occupe trop longtemps la salle. Où ils sont, les autres ? Ah oui... à la télé, bien sûr ! C'est quoi en ce moment ? Ah oui... « Les chiffres

---

et les lettres »... Ça, c'est une bonne émission pour les personnes âgées... c'est bon pour les neurones... Ça et puis Julien Lepers... Bon lui, il m'agace... mais faut reconnaître que c'est bien pour la mémoire...

[Silence]

Mon Papy... à la fin... il disait plus rien... ou alors, il me disait « Bonjour Madame »... C'est bien triste, vous trouvez pas ? Ben, il est quand même mort dans son lit... Mémé a jamais voulu le laisser partir en maison... À la fin, c'était vraiment moche... et il sentait pas bon ! Non... bougez pas ! Ben, qu'est-ce que vous avez aujourd'hui, Madame Louise... faut pas vous agiter comme ça...

[Silence]

Bon, c'est pas tout ça... mais je vous fais quoi comme couleur ? Votre petit bleuté ou le mauve de Madame Muller ? Moi, je trouve que ça vous va pas au teint, ces trucs-là ! Vous savez pas ? Ce qui vous irait bien... c'est un blond platine... comme Marilyn ! Ça vous rajeunirait d'au moins dix ans... j'en suis sûre ! Surtout avec vos beaux yeux bleus...

[Silence]

---

Vos copines vont pas en revenir ! Allez... on tente le coup ? Écoutez... si ça ne vous convient pas, je reviens et je vous fais votre bleuté... gratuit... On fait comme ça ? Surtout, bougez pas ! Regardez... vous voulez pas lui ressembler ? C'est pas Marilyn... C'est Daphne Selfe... elle est belle... non ? Je vous fais la même couleur et le même brushing... Tous les vieux messieurs vont se jeter à vos genoux... Vous allez être la Reine de la maison de retraite...

[Silence]

Penchez-vous un peu en arrière... attention... si c'est trop chaud, vous tapez sur le bras du fauteuil... Ça va... Dites donc... vous avez gardé des beaux cheveux... fins, mais bien plantés... la plupart de vos copines, elles ont des trous, mais pas vous... J'aimerais bien être comme vous à votre âge !

[Silence]

Bon ! C'est décidé ? Pas de regrets ? Allons-y pour le blond platine ! Vous allez être magnifique ! Surtout... ne bougez pas !

## PLUS TARD...

CYNTHIA (feutrée)

— Ben, ça alors ! Madame Louise ! Je ne pensais pas vous revoir si tôt !

[Silence]

Ça pour une surprise... c'est une surprise !

[Silence]

Je vous croyais bien peinarde dans votre maison de retraite ! Remarquez, ça nous attend tous un jour... sauf mon Jimmy... rapport qu'il dit toujours qu'il sera immortel... Jimmy, c'est mon copain... je vous en ai déjà parlé... Il est bête ! Ça se peut pas, immortel... Vous vous rendez compte... Il en faudrait de la place... Et puis... pour les retraites... déjà que nous, les jeunes, on sait pas si on en aura une...

[Silence]

Quand même, ça me fait tout drôle ! Y a pas si longtemps que je vous ai vue... c'était quoi ? En septembre ou octobre... par là... je me souviens, je vous avais fait la coupe Daphne Selfe... avec la couleur platine...

[Silence]

Vous avez vu... ça a bien tenu... la couleur est encore belle, je trouve... Bon... faudrait reprendre juste un peu au niveau des racines... mais... pour là où vous allez... ça n'a plus grande importance, vous croyez pas ?

[Silence]

Je vous ai quand même fait un petit masque d'argile blanche, comme d'habitude... histoire de détendre un peu vos traits... Surtout, ne bougez pas...

[Petit rire idiot]

Oh ! Qu'est-ce que je suis bête ! Ben faut dire qu'ici... on n'a pas souvent l'occasion de rigoler... en plus, Monsieur Augustus... il aime pas... il dit que c'est pas le genre de la maison... Il est toujours triste, Monsieur Augustus... jamais le moindre petit sourire... toujours l'œil sombre et la mine triste... pour un peu... il me ficherait le cafard... C'est sûrement le métier qui l'a rendu comme ça... ou alors c'est parce qu'il était comme ça qu'il a choisi le métier...

[Silence]

---

Heureusement que j'ai mes petits moments de détente... comme avec vous... Bon, c'est peut-être un peu tard pour vous dire ça... mais je vous ai toujours bien aimée... C'est vrai... d'habitude, les dames en vieillissant, elles deviennent grincheuses... et puis exigeantes... vous pouvez pas savoir, et maniaques... Mettez moins de parfum... mettez plus de parfum... vous m'avez coupée trop court... vous m'avez pas assez coupée... et nani et nanère... Oh ! Y a des jours... je laisserai bien quimper ce boulot... mais mon Jimmy... il est au chômage... alors, je suis bien obligée de bosser. Mais des fois, ça me pèse...

[Silence]

Ben, zut... je sais plus où j'en étais... Je perds la mémoire en courant... Ah oui ! Je vous disais que vous... je vous ai toujours bien aimée... et pas seulement pour les pourboires que vous laissez à chaque fois...

[Silence]

Surtout, je vous aimais bien, parce que vous me faisiez toujours confiance... pour le masque... pour la couleur... pour la coupe... Jamais un reproche... jamais une remarque... et puis patiente, avec ça...

---

[Silence]

Ça, Madame Louise, vous allez me manquer... Des clientes comme vous, ça court pas les rues...

[Silence]

Bon, le masque est presque sec... Je vais vous le retirer... je vous mettrai un peu de rouge... du rouge passion de ma réserve personnelle... je le mets que dans les grandes occasions... Eh ! Madame Louise ! Vous pensez pas que c'en est une de grande occasion ? Je vous mettrai aussi un petit trait de mascara et du bleu sur les yeux.

[Silence]

J'espère qu'ils seront contents, vos enfants... Bougez pas...

[Petit rire]

C'est plus fort que moi... ben dites donc... vous êtes drôlement belle là ! Vraiment... je dis ça sans flatterie... C'est comme je le pense...

---

VOIX DE MAUVAIS HAUT-PARLEUR

— Cynthia ! Laissez tomber les préparatifs... la famille veut un cercueil fermé !

CYNTHIA (agacée)

— Bien, Monsieur Augustus...

[Silence]

Ils ne veulent pas vous voir, Madame Louise ! Tant pis pour eux ! Vous serez belle quand même... Ce sera notre secret...

[Silence]

Attention, Madame Louise... ne bougez pas... Je vous glisse le coussin et je pose le couvercle...

\* \* \*

C'était : « L'esthéticienne »

Avec par ordre d'entrée en ondes :

CYNTHIA : Ariane Perdigal

Les scénarii, les dialogues et les musiques additionnelles étaient de votre serviteur.

Bruitage, mixage et mise en boîte : Luca Chindamo

C'est une coproduction RCN et NÉREÏAH Éditions.

Et voilà ! C'est fini pour cette année ! Vous pouvez retourner au boulot... ou rallumer la télé... ou lire et réécouter les pièces précédentes dans le recueil de la Saison 1... que vous pouvez commander sur le site de Néreïah Éditions : [www.nereiah.com](http://www.nereiah.com)

## ***Et en bonus...***

### LA FÉE PATATRAS

*Hélas, on n'a pas toujours la chance de voir toutes ses pièces montées.*

*Celle qui suit fut écrite pour un groupe de théâtre scolaire. Je n'ai pas encore eu l'heur de la voir interprétée, mais j'ai bon espoir qu'un jour...*

---

YOUKI (étonné)

— Nom d'un nonosse en bois ! Que t'arrive-t-il, ami hérisson ?

HÉRISSON (navré)

— C'est la fée Patatras !

YOUKI (étonné)

— Nom d'un nonosse en sucre ! Que sont devenus tes piquants ?

---

HÉRISSON (piteux)

— Envолés ! Perdus ! Je suis bien pris d'avoir fait confiance à cette maudite fée. Je voulais juste devenir plus beau, plus doux...

YOUKI (agacé)

— Mais nom d'un nonosse en nonosse ! On ne va pas contre sa nature !

HÉRISSON (navré)

— Je sais bien ! Les piquants, c'est parfait pour se défendre contre le matou du fermier on contre la fouine... mais... Quand la belle hérissonne vient me voir dans mon terrier, j'aimerais bien, parfois, avoir une fourrure toute douce... comme celle du lapin... tu comprends ?

YOUKI (béat)

— C'est vrai que... moi aussi... j'échangerais bien mes poils tout raides de berger contre ceux d'un caniche tout frisé... quand d'aventure...

[Petit silence]

YOUKI (grommelant)

— Mais nom d'un nonosse au cacao ! C'est quand même pas une raison pour se laisser tondre !

HÉRISSON (contrit)

— Moi, ce que j'avais demandé, c'est d'avoir les piquants un peu plus souples et légèrement frisés...

YOUKI (goguenard)

— Ça, nom d'un nonosse garni, c'est plutôt raté !

HÉRISSON (pleurnichard)

— Pourtant, j'ai bien dit la formule qui est écrite sur le parchemin... Pas changé un mot... pas changé une intonation...

YOUKI (curieux)

— Nom d'un nonosse à la fraise ! C'était quoi, la formule ?

HÉRISSON (hésitant)

— Ben... c'est-à-dire...

YOUKI (agacé)

— Quoi ! Parle ! Nom d'un petit nonosse !

HÉRISSON (peureux)

— Ben... c'est-à-dire que... vu le résultat... je ne voudrais pas risquer de finir plus mal... Tu comprends... Si tu veux essayer...

YOUKI (dubitatif)

— Nom d'un nonosse fourré ! Tu as raison ! Il faudrait peut-être essayer avec un arbre de la forêt, par exemple...

(Choissant un spectateur du premier rang, de préférence légèrement dégarni)

— Vous êtes quoi comme arbre, vous ?

[Réponse improvisée du SPECTATEUR choisi]

YOUKI (improvisant)

— Un [...] ? Connais pas !

(Puis, sifflotant)

— Ça vous dirait de participer à une petite expérience ?

[Réponse improvisée du SPECTATEUR choisi]

YOUKI (badin)

— Vous n'avez rien à craindre... le plus gros est déjà fait...

[Réponse improvisée du SPECTATEUR choisi]

YOUKI (autoritaire)

— Nom d'un nonosse moelleux ! Donne ton parchemin à notre arbre de la forêt !

(Puis, guilleret)

— Vous pouvez lire ce qui est écrit ?

LE SPECTATEUR

— À bras mon p'tit bras...

YOUKI (avec emphase)

— Et mettez-y du cœur, nom d'un nonosse ! Recommencez !

LE SPECTATEUR

— À bras mon p'tit bras... Colin Braillard... sur le pont des mignons... trou trou...

YOUKI (brutal)

— Stop ! Nom d'un nonosse bleu ! Faudrait peut-être bien se protéger !

[Petit silence]

YOUKI (à la salle)

— Mettez tous vos branches du dessus sur vos... oreilles ! On ne sait jamais !

[YOUKI et le HÉRISSON se bouchent ostensiblement les oreilles]

YOUKI (plus fort)

— Allez-y maintenant ! Reprenez au début ! On vous écoute !

---

LE SPECTATEUR

— À bras mon p'tit bras... Colin Braillard... sur le pont des mignons... trou trou là là... que mon poil devienne doux... trou trou lalère... sous le tronc du chignon... trou trou là là... À bras dessous de bras !

[Long silence]

YOUKI (libérant ses oreilles)

— C'est fini ?

[Silence]

[YOUKI récupère le parchemin]

YOUKI (déçu)

— Ça ne marche que sur les piquants ! Nom d'un nonosse puant !

(Puis, au spectateur)

— C'est bon ! Vous pouvez aller vous replanter !

[Entrée en scène du LAPIN]

YOUKI (outré)

— Nom d'un nonosse au miel ! Qu'est-ce que c'est encore que ça ? Où sont tes oreilles, ami lapin ?

---

LAPIN (contrit)

— Plus d'oreilles ! Ah, cette maudite fée !

HÉRISSON (sentencieux)

— C'est pas une fée... c'est une calamité !

LAPIN (étonné)

— Ben, où sont donc tes piquants ?

HÉRISSON (triste)

— Dans le même paradis que tes oreilles !

YOUKI (agacé)

— Nom d'un gros nonosse ! C'est pas banal, ces aventures ! Cette fée Patatras va-t-elle ainsi dévaster toute la forêt ?

LAPIN (souponnant)

— Et encore... je voulais aussi me faire raccourcir les dents...

HÉRISSON (curieux)

— Elle t'a donné un parchemin à lire ?

LAPIN (trionphant)

— Je l'ai gardé... heureusement !

YOUKI (bourru)

— Qu'est-ce que ça change, nom d'un nonosse rouge ?

LAPIN (contrit)

— Ben rien !

YOUKI (curieux)

— Mais qu'est-ce qui t'a pris, nom d'un nonosse bleu ciel ?

LAPIN (pleurnichant)

— Tout le monde se moquait de mes grandes oreilles, alors j'ai pensé que cette maudite fée pourrait arranger ça. Depuis toujours, je rêvais d'avoir des oreilles de chat... C'est si mignon, les oreilles de chat !

HÉRISSON (nostalgique)

— Et moi, je voulais avoir une fourrure de lapin... c'est si doux, un lapin !

YOUKI (grognon)

— Et vous voilà deux beaux idiots oui, nom d'un nonosse en caoutchouc ! Qu'est-ce qu'on va pouvoir faire de vous ?

LAPIN et HÉRISSON (ensemble)

— On pourrait convoquer la fée Patatras pour qu'elle répare les dégâts !

---

YOUKI (sceptique)

— Ou qu'elle fasse pire encore, nom d'un gros nonosse !

(Prenant son souffle)

— Patatras ! Patatras !

[Silence]

YOUKI (enthousiaste)

— Patatras ! Patatras ! Avec moi, vous autres, nom d'un nonosse mou !

[Tous ensemble]

— Patatras ! Patatras ! Ouh ouh ! Patatras ! Montre-toi, Patatras !

YOUKI (aux spectateurs)

— Eh ! Vous, là ! Les arbres de la forêt ! Aidez-nous ! Patatras ! Patatras !

[Tout le monde scande]

— Patatras ! Patatras !

YOUKI (enthousiaste)

— Et on frappe dans les mains, nom d'un mini nonosse ! Patatras ! Patatras !

[Arrivée de la FÉE PATATRAS]

PATATRAS (gracieuse)

— Oui ! Vous m’avez appelée ? Me voici, me voilà, c’est moi, Patatras !

YOUKI (grognon)

— Eh bien ! Tu as fait du propre, nom d’un nonosse à frange !

PATATRAS (avec emphase)

— Mais que me reproche-t-on ?

YOUKI (coléreux, désignant ses acolytes)

— Ben ça et ça... nom d’un gros nonosse !

PATATRAS (s’extasiant)

— Oh ! Mais vous êtes charmants ! Je vois que mes charmes ont parfaitement réussi ! Vous devez être heureux, maintenant !

HÉRISSON et LAPIN (ensemble)

— Mais pas du tout ! C’est horrible ! Regardez de quoi nous avons l’air, maintenant !

PATATRAS (innocente)

— Je n’ai fait qu’exaucer vos vœux ! Toi, Hérisson, tu voulais la peau douce... eh bien... c’est fait ! La hérissonne doit en être bien heureuse, non ?

HÉRISSON (pleurnichard)

— Oui, sans doute ! Mais le matou de la fermière m’a sauté dessus et m’a tout griffé...

PATATRAS (pratique)

— Oh oui ! Et c’est tout rouge ! Si tu veux, compère Hérisson, j’ai un onguent qui fait merveille pour les griffures !

(Puis, se tournant vers le LAPIN, hautaine)

— Et toi, compère Lapin, qu’as-tu à me reprocher ? Tes amis ne se moquent plus de toi ! Tu as les oreilles de chat dont tu as toujours rêvé, n’est-il point ?

LAPIN (contrit)

— Bien sûr, Madame la Fée ! Mais, voyez-vous, je n’entends plus aussi bien qu’avant ! Et je crains qu’un chasseur ne me surprenne un jour !

YOUKI (strict)

— Nom d’un nonosse en bois ! Accuseriez-vous mes acolytes d’être responsables de leur sort ?

PATATRAS (agacée)

— Mais bien sûr ! Ils sont venus chez moi pour me supplier qu’ils aient un poil soyeux, qu’ils aient des petites oreilles... je n’ai fait qu’accéder à leur désir. Que peut-on me reprocher ? D’avoir

---

été trop efficace ? D'avoir trop bien réussi chaque miracle ? Mes compères, vous ne pouvez pas quémander une chose et me reprocher de vous l'avoir offerte.

YOUKI (pragmatique)

— Nom d'un nonosse de mammouth ! Elle n'a pas tort, la bougresse, et vous faites de sacrés embrouilleurs, vous deux !

HÉRISSON (en larmes)

— Et mes piquants pointus !

LAPIN (sanglotant)

— Et mes longues oreilles !

PATATRAS (agacée)

— Quoi ? Que voulez-vous, enfin !

HÉRISSON (d'une petite voix)

— Que tu me rendes mes piquants luisants qui me protègent du matou de la fermière.

LAPIN (larmoyant)

— Que tu me rendes mes longues oreilles qui entendent si bien les chasseurs à l'orée du bois.

PATATRAS (sentencieuse)

— Et vous ne viendrez pas me demander le contraire demain ?

LAPIN et HÉRISSON (ensemble)

— Promis ! Juré !

[Long silence]

[PATATRAS réfléchit]

LAPIN et HÉRISSON (ensemble)

— S'il vous plaît, Fée Patatras ! Nous vous promettons que c'est la dernière fois !

YOUKI (grommelant)

— Nom d'un nonosse géant ! Ils ont promis !

[PATATRAS réfléchit]

PATATRAS (nette)

— Soit ! Mais c'est la dernière fois !

LAPIN et HÉRISSON (ensemble)

— Promis ! Juré !

---

PATATRAS

— Prenez votre parchemin et lisez-le à l'envers. Et le sort cessera !  
Les piquants repousseront, les oreilles également !

LAPIN (lisant son parchemin)

— Bras de dessous à... là là trou trou... chignon du tronc le  
sous... là là trou trou... rapetissent oreilles mes que... là là  
trou trou... mignons des pont le sur... Braillard Colin... bras p'tit  
mon bras à !

HÉRISSON (lisant son parchemin)

— Bras de dessous à... là là trou trou... chignon du tronc le  
sous... là là trou trou... doux devienne poil mon que... là là  
trou trou... mignons des pont le sur... Braillard Colin... bras p'tit  
mon bras à !

PATATRAS (inspirée)

— À bras les dessous de bras... Que dans l'ordre tout revienne !

HÉRISSON (déçu)

— Où sont mes piquants ?

LAPIN (déçu)

— Et mes oreilles ?

---

PATATRAS (sentencieuse)

— Ce que magie fait en un instant, prend du temps à se défaire. Il faudra être patient... attendre que piquants et oreilles repoussent... C'est le prix que l'on doit payer pour ne point réfléchir aux conséquences.

LAPIN (alarmé)

— Comment vais-je faire pour entendre les chasseurs ?

HÉRISSON (en larmes)

— Comment vais-je faire pour me défendre contre les matous ?

PATATRAS (sentencieuse)

— Il fallait y penser avant de faire des vœux stupides !

YOUKI (grognon)

— Nom d'un nonosse au jus de carottes ! Que cela vous serve de leçon !

PATATRAS (magnanime)

— En attendant, je veux bien vous arranger. Je vais demander à Dame Araignée de tricoter un manteau de paille sèche pour Hérisson et à Maître Castor de confectionner des cornets en bambou pour Lapin. Ainsi, vous serez un peu moins dans l'embarras.

LAPIN et HÉRISSON (ensemble)

— Grand merci, Madame la fée ! Grand merci !

[La fée salue son public et tourne les talons]

[YOUKI récupère le parchemin du HÉRISSON et le tend au SPECTATEUR un peu dégarni]

— Tenez ! Si ça peut vous rendre service...

# UN IMMENSE MERCI :

À mes complices de cette saison :

Arielle Cristoflau  
Ariane Perdigal  
Maryse Colin  
Suzy Le Blanc  
Yves Issartier  
Charles Ancé  
Sylvain Asselot  
Stephan Perret  
Daniel Conrad  
Philippe Mitre  
et Daniel Breton

À mes maîtres :

Michel Audiard, dont les canards sauvages se font plumer dans la cuisine des Tontons Flingueurs,  
et Pierre Dac, dont le Boudin Sacré comblera toujours mon appétit de surréalisme.

## VOUS AVEZ AIMÉ OU DÉTESTÉ...

<a href="http://www.nereiah.com/audio/pause-cafe.htm">http://www.nereiah.com/audio/pause-cafe.htm</a>	
PAUSE CAFÉ	9
<a href="http://www.nereiah.com/audio/serie-noire.htm">http://www.nereiah.com/audio/serie-noire.htm</a>	
SÉRIE NOIRE	29
<a href="http://www.nereiah.com/audio/casting.htm">http://www.nereiah.com/audio/casting.htm</a>	
CASTING	45
<a href="http://www.nereiah.com/audio/sos-nuit.htm">http://www.nereiah.com/audio/sos-nuit.htm</a>	
SOS NUIT	63
<a href="http://www.nereiah.com/audio/tranchee-de-vie.htm">http://www.nereiah.com/audio/tranchee-de-vie.htm</a>	
TRANCHÉE DE VIE	87
<a href="http://www.nereiah.com/audio/bienvenue-sur-ganymede.htm">http://www.nereiah.com/audio/bienvenue-sur-ganymede.htm</a>	
BIENVENUE SUR GANYMÈDE	107
<a href="http://www.nereiah.com/audio/la-cuvee-du-president.htm">http://www.nereiah.com/audio/la-cuvee-du-president.htm</a>	
LA CUVÉE DU PRÉSIDENT	129
<a href="http://www.nereiah.com/audio/le-ministere.htm">http://www.nereiah.com/audio/le-ministere.htm</a>	
LE MINISTÈRE	147
<a href="http://www.nereiah.com/audio/l-estheticienne.htm">http://www.nereiah.com/audio/l-estheticienne.htm</a>	
L'ESTHÉTICIENNE	165
LA FÉE PATATRAS	179
UN IMMENSE MERCI :	195



À DÉCOUVRIR ÉGALEMENT :

LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC — 2006)  
LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SUZY LE BLANC — 2007)  
L'AMOUR ENVERS (SUZY LE BLANC — 2007)  
NÉREÏAH (RÉMY DE BORES — 2008)  
MEURTRE À HAROUÉ (RÉMY DE BORES — 2009)  
2047 LES LARMES DES ANGES (RÉMY DE BORES — 2010)  
PETITS BONHEURS EN CHEMIN (SUZY LE BLANC — 2010)  
AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE... (RÉMY & ELVIRE DE BORES — 2010)  
PARANOSCOPIE (RÉMY DE BORES — 2011)  
LES PRISONNIERS DU BURREN (GÉRARD COPPENS — 2012)  
CLANDESTINE (JEAN-PIERRE VANÇON - 2012)  
LA DISPARUE DE PALENQUE (GÉRARD COPPENS — 2012)  
MEURTRE AU HOHNECK (RÉMY DE BORES — 2012)  
LA VEUVE ET LE RAT DE KARNI MATA (GÉRARD COPPENS — 2013)  
PLAISIRS DE DAMES (RÉMY DE BORES — 2013)  
LE SANG DES POMMES (CHARLES ANCÉ — 2013)  
L'ÉVEIL DES SOLDATS D'ARGILE (GÉRARD COPPENS — 2013)  
LE 4X4 AU BOUT DE LA RUE (GÉRARD COPPENS — 2013)  
L'OISEAU DE PASSAGE (ARIANE PERDIGAL — 2014)  
CHANCE CRUELLE (GÉRARD COPPENS — 2014)

- 0 -

SUIVEZ L'ACTUALITÉ DE NÉREÏAH ÉDITIONS SUR :

[www.nereiah.com](http://www.nereiah.com)

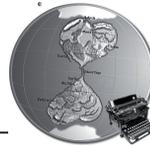
CORRECTION :  
DES MOTS PASSANTS...  
[desmotspassants.unblog.fr](http://desmotspassants.unblog.fr)

COMPOSITION & MISE EN PAGE :  
RdB-com  
[www.rdb-com.eu/rdbcom](http://www.rdb-com.eu/rdbcom)

ACHEVÉ D'IMPRIMER :  
en janvier 2015  
sur les presses de SOBOOK  
[www.sobook.fr](http://www.sobook.fr)

POUR :  
NÉREÏAH ÉDITIONS  
À HAROUÉ  
[www.nereiah.com](http://www.nereiah.com)

DÉPÔT LÉGAL :  
1<sup>er</sup> TRIMESTRE 2015



**NÉREÏAH Éditions**  
**...et la machine à écrire**  
**devient machine à rêver...**